

# Nouvelles (vraies et fausses) de conversions (vraies et fausses) de monarques étrangers, imprimées en France aux XVIe-XVIIe siècles

Vincent Masse

Number 118, Spring 2021

Infox, Fake News et « Nouvelles fausses » : perspectives historiques (XVe – XXe siècles)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081081ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081081ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)

2562-8704 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Masse, V. (2021). Nouvelles (vraies et fausses) de conversions (vraies et fausses) de monarques étrangers, imprimées en France aux XVIe-XVIIe siècles. *Dalhousie French Studies*, (118), 15–43. <https://doi.org/10.7202/1081081ar>

Article abstract

Printed news reports circulated, in the 16th and 17th century, which revealed the sudden conversion to Christianity – some were real, but several were invented – of powerful monarchs from abroad. How were such announcements written or invented? Different scenarios existed. There was genuine news, to which were added cosmetic and false details, or sometimes overly enthusiastic interpretations. There was false news, although invented, arguably, to simplify the reporting of real upheavals on the scene of world affairs – such as the entrance on the historical stage of the Safavid dynasty, fantasized in the media as the conversion of Ismail I (in 1508) or Abbas I (in 1606). The strange case of La conversion de trois grands rois [The Conversion of Three Great Kings] helps in distinguishing two falsification mechanisms, or in this case two steps: in 1571, it was the fraudulent mixing of excerpts from genuine Jesuit letters; in 1588, 1608 and 1609, the same news report circulated anew, with all of its dates replaced by current ones. Truth and fiction thus intertwined better than they clashed, and paradoxically at the very time when genuine and current information about Persia, India and Indonesia was starting to circulate in Europe. The existence of such chimerical news also indicates that, as the industry of news reporting was developing, the particular desirability of reports on high-level conversions helped them prevail over other news more genuine, yet less appealing.

## Nouvelles (vraies et fausses) de conversions (vraies et fausses) de monarques étrangers, imprimées en France aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles

Vincent Masse

### L'éternelle jeunesse du Prêtre Jean

La lettre latine apocryphe signée « Presbyter Johannes » (en traductions : *Prestre Jehan*, *Jon Praest*, *Pape Jansland*, *Prester John*, *Prete Gianni*, etc.), qui circule à travers l'Europe à partir de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, signale l'importance multiséculaire du *faux* – des fausses informations – et pourrait même servir de (proto-)paradigme au phénomène. En amont : la falsification elle-même – qu'elle soit le résultat d'intentions malicieuses ou d'incompétences diverses<sup>1</sup>. En aval : ses conséquences, suivant l'approche des « fausses nouvelles » que suggérait Marc Bloch il y a exactement 100 ans :

L'erreur n'est pas [pour l'historien] seulement le corps étranger qu'il s'efforce d'éliminer [...] ; il la considère aussi comme un objet d'étude sur lequel il se penche lorsqu'il s'efforce de comprendre l'enchaînement des actions humaines. De faux récits ont soulevé les foules. (Bloch, 14).

... et ont largué bon nombre d'amarres aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, par exemple celles des navires d'Afonso de Paiva, de Pêro da Covilhã, de Bartolomeu Dias ; la couronne portugaise rêvait alors d'une alliance avec ledit *Preste João*, pour prendre à revers le monde islamique...<sup>2</sup>

Or la « Lettre du Prêtre Jean » est une falsification à deux niveaux – à deux chefs d'accusation, si l'on veut – et ces deux niveaux nous serviront de première ébauche d'une classification que l'on dira *médiatique* de la fausseté. La lettre elle-même, en soi, décrit un vaste et riche empire chrétien qui n'exista jamais, où coexiste un ensemble fabuleusement hétéroclite de peuples, de merveilles et d'emprunts « découpés et collés » d'un peu partout, depuis Ctésias et ses fourmis collectionneuses d'or, jusqu'à la romance contemporaine d'Alexandre le Grand<sup>3</sup>. Le Prêtre Jean est lui-même un emprunt, puisqu'on le retrouvait déjà – sous des traits que nombre d'historiens ont comparativement trouvés vraisemblables – dans la chronique d'Otton de Freising, conservée dans une rédaction de 1156-1157, où il met en fuite deux « rois des Perses et des Mèdes » et leurs troupes, « à la suite d'une bataille très sanglante » (Richard 2005 : 21). Les versions subséquentes de la lettre renchéiront sur ce premier collage ; ainsi dans trois manuscrits tardifs de la famille de manuscrits P-2 figure l'ajout d'un motif alors de toute dernière mode : un Graal (*greil*, *grisle*, *grail*) dans lequel la « viande [...] est appareillée par la grace du Saint Esperit » ! (Gosman, 501 [ms W]).

1 On a vu, en introduction au présent numéro, que le critère d'intentionnalité n'est guère applicable rétroactivement, et l'on admettra le bien-fondé de la règle du « rasoir d'Hanlon » ([Robert J.] *Hanlon's razor*) : « never attribute to malice that which is adequately explained by stupidity ».

2 Non pas que les réactions à la lettre, et les rêves d'une prise de contact qu'elle fit naître, attendirent les navigations portugaises du XV<sup>e</sup> siècle : la date de 1177, que Friedrich Zarncke (en 1879) et des générations d'érudits ont proposé comme *terminus ad quem* de la première rédaction de la Lettre, est précisément attribuée suivant la date de la plus ancienne de ces réponses, c'est-à-dire la lettre qu'envoya le pape Alexandre III à un certain Johannes, roi des Indes, que Zarncke et d'autres interprètent comme une réponse de la curie romaine à notre fausse nouvelle (Gosman, 32-35).

3 C'est la conclusion de Gosman, pour qui le contenu de la lettre est un « amalgame de passages empruntés [...] à des écrits dont l'accessibilité dans la partie latine de l'Europe du douzième siècle ne peut pas être mise en doute » (Gosman, 36). Cf. cependant Pirenne (1992), d'après qui la version originale de la Lettre est celle en hébreu, dans laquelle on retrouve des emprunts à des sources uniquement hébraïques.

Deuxième chef d'accusation : comme le Prêtre Jean lui-même – qui d'après le groupe P-2 est âgé de 517 ans (ms Y), ou 1017 (ms W), voire 1042 (ms X), mais qui six fois dans son existence s'est baigné dans une fontaine de jouvence pour retrouver ses 32 ans (ou 30)<sup>4</sup> – sa lettre rajeunira au fil des siècles, afin de conserver sa pertinence, voire son actualité. La Lettre – à laquelle certains ont voulu prêter une dimension pamphlétaire, dès ses origines<sup>5</sup> – aurait ainsi occasionnellement retrouvé sa nature circonstancielle, par exemple pour cette diatribe à l'adresse des Templiers et des Hospitaliers, ajoutée à certaines variantes au début du XIV<sup>e</sup> siècle (Gosman, 34). La cure de jouvence est cependant un procédé principalement cosmétique : ainsi certains copistes du XV<sup>e</sup> siècle postdateront la lettre en 1431, 1436 ou 1442, ou la réadresseront aux papes Benoît (XIII, 1394-1423), Martin (V, 1417-1431), ou Eugène (IV, 1431-1447)<sup>6</sup>.

Les quatre manuscrits français du groupe P-2, qui tous datent du XV<sup>e</sup> siècle, illustrent peut-être le mieux l'opposition des forces en jeu. La force centripète, d'une part, empêche les variantes de trop s'éloigner des orientations précédentes. Ainsi, paradoxalement, l'ajout circonstanciel et critique à propos des Templiers ne survit, obsolète, que dans des copies manuscrites postérieures à la dissolution même de l'Ordre (Gosman, 34). La force centrifuge, d'autre part, pousse la lettre vers de nouveaux horizons, de nouveaux usages, des mises à jour : le manuscrit W (du groupe P-2) est postdaté de « l'an mil cccc cinquante sept (1457) », et les manuscrits X et Y – ceux-là mêmes où l'on ajouta le motif de la fontaine de jouvence – se terminent ainsi : « Donné en nostre palays<sup>7</sup> l'an de nostre nativité cinq cent et sept ans » (Gosman 1982 : 504). L'invraisemblance d'une telle affirmation, qui fait du personnage un être multi-centenaire, n'est que superficielle ; l'essentiel est qu'elle ouvre la porte à une interprétation de la lettre comme document d'actualité<sup>8</sup>. Ce sont d'ailleurs les versions du groupe P-2 que reprendront les premières mises à jour imprimées en langue française (Beczy, 195), lesquelles supprimeront tout indice d'un

4 Gosman (460-461).

5 Gosman renvoie aux interprétations de R. van Waard et de K. F. Helleiner : le premier lit la lettre (dans sa première version du moins) comme « un document politique de tendance anti-grecque, issue d'un milieu sicilien hostile aux prétentions de Byzance » ; le second, un « document anti-byzantin » très critique, voire méprisant, qui aurait servi « les intérêts de la Sicile normande ou de l'Allemagne, où l'on était particulièrement sensible aux prétentions monopolisantes de Constantinople » (Gosman, 28-30) ; Pirenne (1992) offre une lecture originale (et critiquée, cf. Beczy, 11 et *passim*) d'une dialectique pamphlétaire / falsification à l'œuvre : l'original hébraïque, pamphlet « implicite » contre les pouvoirs établis, aurait par la suite été remanié, ou « falsifié », afin d'en désactiver la dimension critique ; cette version seule serait une « vraie "fausse" Lettre du Prêtre Jean » (Pirenne, 47-87). Pour Gosman, la Lettre est au contraire « un faux » dans toutes ses versions, et « [e]n tant que falsification » s'insère dans une importante tradition parcourant le Moyen Âge entier : « [o]n a fabriqué des faux pour des raisons politiques, juridiques, commerciales, théologiques, littéraires, géographiques, etc. » ; « [p]armi ces faux on trouve des diplômes, des chartes, des certificats d'authenticité, des actes, mais aussi des lettres attribuées, parfois, à des personnages illustres, voire des correspondances entières » (Gosman, 38).

6 Beczy (2001 : 41-42). Ce procédé n'est cependant pas systématique, et Beczy soutient au contraire – sans être entièrement convaincant – que la Lettre fut reçue par une majorité des lecteurs des XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles comme « dépassée par les péripéties de l'histoire » (c'est-à-dire un « document historique ») ; il juge que les variantes adressées à des contemporains ou autrement simulant l'actualité sont « atypiques » (Beczy 2001 : ch. 1). Il est cependant remarquable que tous les exemples de rajeunissements qu'il donne sont du XV<sup>e</sup> siècle ; ces rajeunissements tardifs me semblent faire le pont avec les premières éditions incunables, et aux divers recyclages des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, à propos desquels on consultera Brooks (2009) et Masse (2009 : ch. 4 ; 2011a).

7 Ms X : *saint palais*.

8 Je remarque au passage qu'il est anachronique de lire toutes ces merveilles comme preuve que le texte n'est pas conçu pour être pris au sérieux ; on pourrait au contraire renverser l'argument : le fabuliste Jean de Mandeville utilisa le même procédé d'emprunts débridés pour décrire ses voyages imaginaires en Orient, mais c'est Marco Polo au contraire, dont les descriptions s'éloignent des lieux communs usuels, que l'on soupçonna d'avoir tout inventé – le titre prêté à son récit de voyage, *Il Milione*, renvoie d'après les calomnieux au million de mensonges qu'il contient.

caractère historique de la lettre – la lettre ne s’adresse qu’à des titres renouvelables, tels « l’empereur de Romme » et le « Roy de France noz amys » – tout en suggérant même, à l’occasion, qu’il s’agit d’un nouveau texte. L’imprimeur Jehan Trepperel, *circa* 1492, intitule ainsi son édition : *Plusieurs nouvelletés et diversitez estans entre les bestes en la terre de Prestre Jehan*<sup>9</sup>.

Tout cela, car le contenu discursif de la Lettre, de même, pourrait servir de paradigme. Au quinzième siècle, en deçà de la profusion des détails et de leur rectification ou rajeunissement occasionnel, le puissant message de la Lettre soulève encore, plus que jamais, les espoirs d’une Chrétienté encerclée par l’expansion musulmane – une Chrétienté à qui la Lettre *révèle* (l’on dirait en grec ancien : ἀποκαλύπτει / *apokaluptei*) que les Musulmans sont encerclés à leur tour par des armées, des hordes encore plus nombreuses, sous la gouverne théocratique d’un puissant Prêtre-Roi. Le Prêtre Jean emprunte par ailleurs certains traits à certains personnages de la littérature apocalyptique : l’empereur des derniers jours du Pseudo-Bérose<sup>10</sup>, ou encore le *Cosmocrator* de la littérature dite sibylline, dans les deux cas une figure religio-militaire destinée à renverser *in extremis* l’ultime invasion des nations de Gog et Magog (Ap XX.7-9) – ces mêmes nations qui d’après la Lettre sont encore pour l’instant encloses sur les terres du Prêtre Jean : « celles gens sont maudis de Dieu et son appelés Got et Magot [...] Lesquelles gens s’espandront par tout le monde en la venue de l’Entecrist (*Antéchrist*) » (ms X)<sup>11</sup> !

Les croyances en l’existence d’un puissant monarque aux terres lointaines, *déjà* chrétien, évoluent en parallèle, lorsqu’elles ne s’y mêlent pas, aux annonces ou aux espoirs de conversions soudaines de monarques étrangers, tels qu’on en retrouvera quelques exemples (vrais ou faux) dans le présent article. Ces motifs apparentés – celui d’un puissant roi lointain et chrétien ; celui d’un roi non moins puissant, non moins lointain, et *dorénavant* chrétien – sont dans les deux cas à situer à la traîne d’une longue série d’attentes optimistes d’interventions militaires et salvatrices en provenance de lieux étrangers souvent mal connus, qui remontent au moins à l’espoir des empereurs de Byzance, au VI<sup>e</sup> siècle et par la suite, d’une aide en provenance d’Éthiopie, ou plus tard de la Chine (Knobler, 182 et *passim*). Ces rêves – conversions rêvées, ou véritables conversions aux conséquences rêvées – renvoient à celui d’un retournement soudain des forces de l’échiquier politique : un optimisme que l’on dira de nature para-apocalyptique.

#### **Une Journée Miraculeuse de 1527**

On trouve un exemple d’un tel retournement proprement *miraculeux* dans une petite brochure de quatre feuillets imprimée *circa* 1527<sup>12</sup> :

9 Bibliothèque nationale de France, exemplaire RES 4-P-8 (C,2) ; je souligne. Sur la « nouveauté », fausse au besoin, comme argument de pertinence et argument de vente, dès les débuts de l’imprimerie, voir Masse (2011b).

10 L’*Apocalypse* du Pseudo-Méthode présente la pseudo-prophétie d’une invasion terrible des « fils d’Ismaël » (inspirée par l’expansion rapide de l’Islam contemporaine à la rédaction de ce texte du VII<sup>e</sup> siècle), qui s’avèrera cependant une bénédiction à moyen terme, puisqu’elle est suivie de l’avènement soudain d’un « Roi des Romains », qui vaine les Ismaélites, puis les nations de Gog et Magog, et enfin dépose sa couronne sur la colline du Golgotha, pour que le Christ de la Parousie prenne ensuite le relais (Garstad, éd.). Il s’agit du prototype de l’« Empereur des Derniers Temps » qui obséderait par la suite les penseurs apocalyptiques, notamment en réaction à l’expansion ottomane des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, de même qu’en parallèle ou en tandem à l’expansion européenne qui lui est contemporaine.

11 Gosman (446). Quant au « cadre prophétique » de la Lettre, voir *ibid.* (44-45) et Bejczy (21-25).

12 Nulle date d’impression, mais la missive est datée de « Budes (*Buda*) en Hongrie ce xx de Decembre M. cinq centz. xxvii. (20 déc. 1527) ».

*La Journée Miraculeuse & digne de grant admiration / De la grant desconfiture des Turcz / Par la Vertu & puissance de la sainte Croix[.] / Plus de Cent quatre vingtz Mille sont demourez sur le champ[.] Ce vendredy jour sainte Luce.*

Il s'agit du récit d'une « victoire miraculeuse qu'il a pleu à nostre benoit sauleur et redempteur Jhesuschrist faire et demonstrier au royaulme de Hongrie douze jours après le triumphe et couronnement du roy qui fut en No<v>embre dernier passé » (f1v<sup>o</sup>). Le miracle éponyme – « la vertu et puissance de la sainte croix », sur le champ de bataille, font que « la plus grant partie desdits Turcqz s'entretuoyent eulx mesmes de leurs propres mains » (f4r<sup>o</sup>) – ne survient cependant qu'au dernier feuillet du récit, alors que l'inversion des rapports de forces a déjà eu lieu. Cette victoire « miraculeuse », le roi d'Hongrie la doit en effet surtout à l'irruption entièrement inattendue du Prêtre Jean en personne, nouvellement allié au « Sophy Roy de Perse ». Le premier est donc un personnage déjà ancien – et déjà chrétien – mais néanmoins vigoureux ; le second, un nouveau venu sur scène, sur lequel je reviendrai sous peu. Ensemble, ils forcent « l'empereur de Turquie » à rentrer chez lui en vitesse :

Cependant les nouvelles vindrent à l'empereur de Turquie que l'Archevêque Roy & dominateur des chrestiens / en la province de Bixie<sup>13</sup> / des Ethiopes / et Indiens. Dit et nommé Prestre Jehan. Acompaigné du grant Sophy Roy de Perse. Sont entrez en Turquie à tout plus de trois cens mille combatans. Et n'est mention que passé à deux cens ans il y ait eu une si grosse armée de chrestiens ensemble. Et incontinent l'empereur de Turquie mande son exercice & faict mettre enseignes et guydons au vent : & laisse environ quatre vingtz mille hommes de pied sans les garnisons des villes des pays & terres conquestez puis demy an. (f2r<sup>o</sup>)

La retraite soudaine, inespérée, de l'empereur des Turcs permet alors au roi d'Hongrie de reprendre contrôle des lieux que l'ennemi avait saisis au cours des six derniers mois. Les deux variantes du rêve d'un grand monarque venu d'ailleurs, chrétien et salvateur – l'un qui révèle brusquement sa puissance, voire son existence même ; l'autre, sa conversion – s'additionnent donc ici, tout simplement. Ou alors faut-il comprendre que le *grant Sophy* accompagne une armée de chrétiens sans l'être lui-même, et que sa « conversion » n'est en quelque sorte que militaire ? Les détails – c'est souvent le cas pour les rêves – restent vagues.

Là où les choses se compliquent, cependant, est que le substrat de cette nouvelle est rigoureusement exact. À quelques détails près, cette nouvelle est *vraie* ; le *faux* (ou l'*inventé*) n'y sert que de maquillage. Le sultan ottoman Soliman I<sup>er</sup> et ses troupes enchaînaient alors les victoires militaires en Hongrie, dont celle – décisive – de la bataille de Mohács, le 29 août 1526, au cours de laquelle Louis II de Hongrie trouva la mort<sup>14</sup>. Il fut remplacé par Jean I<sup>er</sup> Zapolya *et* par Ferdinand I<sup>er</sup> (qui succéderait à Charles Quint à la tête du Saint-Empire), tous les deux couronnés roi de Hongrie, tous les deux au mois de novembre (1526 pour l'un, 1527 pour l'autre). L'expansion des Ottomans en Europe – qui après Mohács saisirent Buda (future Budapest) – connut bel et bien un revers soudain et important, ou du moins une interruption d'importance, car Soliman rentra d'urgence en Anatolie pour affronter des rébellions sanglantes, de la série dite révoltes de Celalî (Shaw, 92). Est-il nécessaire de préciser que ces rebelles – Baba Zünnun, Kalender Çelebi, etc. – n'avaient absolument rien de chrétien ? Ferdinand profita de l'absence de Soliman pour récupérer notamment Buda. Ce ne fut qu'une éclipse temporaire – bientôt l'avancée

13 Toponyme non-identifié.

14 À cet épisode correspond par ailleurs un autre imprimé gothique, brièvement décrit dans Pouspin (179).

ottomane reprendrait de plus belle, Buda changerait à nouveau de mains, et les troupes de Soliman parviendraient jusqu'aux portes de Vienne – mais l'enthousiasme du moment suffit à autoriser la croyance aux miracles.

La falsification de notre nouvelle, ou plutôt d'un détail, est donc cosmétique, puisque les circonstances – l'*occasion* qui fait l'occasionnel – sont bien réelles. Le couronnement « en No[v]embre dernier passé », signalé dans une brochure vraisemblablement imprimée en 1527, semble indiquer que le « Roy de Hongrie » protagoniste est Ferdinand, plutôt que son concurrent. Il s'agirait donc d'une pièce produite par le Saint-Empire, dont la facture est par ailleurs similaire aux imprimés contemporains célébrant (en français) la victoire du frère aîné de Ferdinand sur François I<sup>er</sup> à Pavie en 1526. Il n'est cependant pas impossible que ce soit l'inverse : Jean I<sup>er</sup>, quant à lui, cherchera à protéger sa prétention au trône en s'alliant à l'est à Soliman le Magnifique, à l'ouest à François I<sup>er</sup>, si bien que notre imprimé pourrait avoir préparé – maladroitement – l'insertion de François I<sup>er</sup> dans le conflit. Peu importe : dans les deux cas, cette nouvelle, hybride entre le vrai et le faux, ajoute une dimension médiatique à un double conflit opposant d'une part les Habsbourg et les Ottomans, et d'autre part les Habsbourg et les Zápolya.

Le détail *faux*, intégralement cité ci-dessus, illustre bien qu'« [u]ne fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance », comme l'affirmait Bloch ; que le « travail des imaginations » n'est mis en branle « que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement » (Bloch, 45). « [L]'incident initial, absolument quelconque » (45), qui déclenche ici le processus, est une victoire militaire réelle pour les Habsbourg ; les ingrédients imaginaires et collectifs sont de deux ordres : personnages d'une part (l'éternellement vivace Prêtre Jean, de même que le tout récent *Sophy*), structure narrative de l'autre (le retournement soudain, miraculeux, parapocalyptique, de l'échiquier réel des forces militaires).

Pour l'instant, la morale de l'histoire, pour la Hongrie comme pour l'Afrique et l'Asie, est celle que signalait déjà C. F. Beckingham dans un article consacré au Prêtre Jean :

C'est une erreur commune que de croire qu'il n'y avait pas de connaissances exactes de l'Asie ou de l'Afrique subsaharienne disponibles en Europe médiévale tardive ou de la Renaissance. On y savait bien des choses, non seulement sur le Proche-Orient, mais également l'Asie centrale, l'Inde, l'Éthiopie, quoique moins sur le Japon et l'Asie du Sud-Est. La difficulté à laquelle étaient confrontés les érudits, les hommes d'état qui avaient besoin de telles informations, n'était pas qu'il n'y en avait pas, mais qu'il était si difficile de distinguer celles qui étaient dignes de confiance. Il y en avait d'autres entièrement imaginaires, mais tout aussi bien attestées. Les diverses descriptions des terres du Prêtre Jean incorporèrent ainsi, dans un ensemble confus et inextricable, des détails authentiques sur les Turcs chrétiens d'Asie centrale, les chrétiens de Saint-Thomas du sud de l'Inde, les chrétiens de Nubie et d'Éthiopie, mais confondus avec beaucoup d'autres, qui ne furent jamais vrais d'aucun chrétien où que ce soit, ou de qui que ce soit d'autre sur terre. (Beckingham, 294-295 ; je traduis)

*Idem* pour la Hongrie : la difficulté n'est pas que s'opposent le vrai et faux, mais qu'ils se mêlent si inextricablement. C'est une difficulté aux conséquences d'ordre méthodologique : si l'on commence l'analyse en séparant le vrai du faux – les « bulletins d'information » d'une part, les « canards » de l'autre – en deux corpus bien distincts, voire

en deux disciplines (l'histoire pour ce qui est vrai, la littérature pour ce qui ne l'est pas), le résultat en sera faussé d'emblée<sup>15</sup>.

De plus, d'un point de vue médiatique – plutôt qu'épistémologique – les nouvelles, qu'elles soient vraies ou fausses, participent à une série d'expérimentations qui se recoupent au moins partiellement. On pourrait bien sûr opposer la lettre du Prêtre Jean (une nouvelle doublement *fausse*, à la fois inventée et recyclée) à celle que Christophe Colomb adressa à Luis de Santangel le 15 février 1493, laquelle circule au même moment en éditions imprimées et qui, quant à elle, est véritablement *nouvelle* (la date est authentique) et véritablement *révélatrice*, puisqu'elle *publie* à travers l'Europe l'existence réelle des Caraïbes. Pourtant, ne lancent-elles pas toutes deux, en tandem plutôt qu'en conflit, le « genre » de la lettre *révélatrice* d'un ailleurs inconnu ou méconnu ? Les deux lettres apparaissent ainsi en imprimés de formats similaires – petites plaquettes de trois à sept feuillets pour la lettre de Colomb, six à onze pour le Prêtre Jean – et connaissent un certain succès de librairie *grosso modo* au même moment : onze impressions / éditions survivent pour Colomb, de 1493 à 1505 (Alden, 1-9) ; douze pour le Prêtre Jean (en langue française), c.1480-c.1505 (Bejczy, 195 ; Pouspin, 564). Passé ce premier essoufflement, toutes deux connaîtront une deuxième vie, tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle et au-delà, en pièce d'anthologie, ou encore sous forme d'un personnage extrait de sa lettre, repris dans une multitude de chroniques et d'ouvrages cosmographiques. En fait, n'eût été une différence majeure – l'une est principalement produit, objet et instrument de la culture vernaculaire, l'autre est principalement produit, objet et instrument de la culture latine<sup>16</sup> – on se risquerait à affirmer qu'au contraire de se nuire l'une l'autre (une vieille légende, bientôt surplannée par une réalité nouvelle), les lettres du Prêtre Jean et de l'amiral Colomb creusent, conjointement, la même niche de marché à cycle de production court : celle des plaquettes géographiques épistolaires à écoulement et vieillissement rapides<sup>17</sup>.

Toutes deux, de même, largueront bien des amarres...

### ***Nouvelles bonnes (1517) et conversions fausses du Sophie / Sofi (1508, 1606, 1615)***

La distinction entre le vrai et le faux est d'autant plus difficile à établir que la fiction n'a évidemment pas l'apanage des retournements soudains de l'échiquier mondial, preuves en sont – pour se limiter à deux exemples du Proche ou Moyen Orient à l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle – les victoires des Ottomans sur les Mamelouks, et l'irruption sur scène, côté Perse, de la dynastie des Séfévides. Ces deux séries d'événements s'accompagnèrent d'une expression médiatique en Europe, formant un ensemble confus et inextricable de détails authentiques et d'ajouts imaginaires, voire manifestement (pour un lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle) falsifiés.

15 La nécessité d'une certaine hybridité méthodologique ne surprendra d'ailleurs guère les spécialistes de la « littérature des voyages » des mêmes siècles, et je suis tenté de souligner les rapprochements entre ces deux champs d'études – histoire des médias, histoire des voyages – en dévoyant légèrement de son contexte une citation de Bloch : « les fausses nouvelles ne naissent que là où des hommes venant de groupes différents peuvent se rencontrer » (46). Bloch décrit ainsi la « société des tranchées » de la Grande Guerre, si propice aux fausses nouvelles : « une société [...] où les liaisons entre les divers éléments qui la composaient ne se faisaient que rarement et imparfaitement, non pas de façon directe, mais seulement par l'intermédiaire de certains individus presque spécialisés » (49). Pour expliquer la fécondité des fausses nouvelles de l'étranger aux XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, il suffirait de remplacer « société » par « monde »...

16 La lettre de Colomb n'aura été distribuée en France (ou en Europe francophone) qu'en version latine ; pour les détails de cette diffusion, voir Roux (2018).

17 Reprise libre et, il va sans dire, très anachronique de l'analyse de Pierre Bourdieu des cycles de production courts et cycles de production longs du marché des biens symboliques (1998 : 235-259). Est-il possible que la relative facilité de diffusion vécue par la lettre de Colomb ait été favorisée par l'existence d'une « forme préétablie », voire d'une « demande préexistante » (*ibid.* : 236) d'abord testées, précisément, par la lettre du Prêtre Jean ?

L'un de tous premiers imprimés de langue française offrant des nouvelles de l'expansion ottomane présente ces avancées comme de bonnes nouvelles pour le lecteur chrétien :

*Nouvelles bonnes[,] Lesquelles sont produictes et venues d'orient[,] bien briefves[,] entre Sophin ou Sophias nommé : et le grant Turc et Soubdan. comment le grant Turc a gaigné la ville Damast. Hierusalem. Al Kayr avecques plusieurs aultres villes gisantes bien près. Et comment le grant Turc a ouy messe environ le sepulcre de notre seigneur et redempteur Jesucrist.*<sup>18</sup>

Je mets à nouveau momentanément de côté le premier personnage – « Sophin ou Sophias », c'est-à-dire Ismaïl I<sup>er</sup> – pour présenter les deux autres : le « grant Turc » Selim I<sup>er</sup> et le « Soubdan (*sultan*) » Qansuh al-Ghawri, l'avant-dernier des sultans mamelouks. Les nouvelles en question renvoient à une série de victoires cruciales pour les Ottomans : la prise sur les Mamelouks d'Antioche, d'Alep (où « le[s] Tourcques (*Turcs*) misrent le Souldan à mort »<sup>19</sup>), de Damas, de Jérusalem, et enfin du Caire (« Cayrus ou Alkayr »). À ces nouvelles sont ajoutées trois dépêches supplémentaires, qui annoncent brièvement quelques défaites turques contre les Persans (d'où la présence du « Sophin ou Sophias » en page de titre), mais la bonne nouvelle éponyme – la plus détaillée, dont les sous-entendus sont les plus enthousiastes – est bien le passage de Jérusalem aux mains des Ottomans :

Et incontinent apres quant [le Grand Turcq] fut venu en Hierusalem[, il] alla visiter le saint sepulcre de nostre sauveur & redempteur Jesuchrist[.] Et fist rompre et anichiller (*annihiler*) une grande muraille masson<n>ée (*maçonnée*) laquelle le soubdan (*sultan*) avoit fait faire autour du sepulcre pour mieux garder le saint sepulcre. Et le Turc fist devotement par l'inspiration du saint esperit possible<sup>20</sup>, celebrer une messe solennelle par ung des freres de l'ordre saint Francois des freres mineurs<sup>21</sup> lesquelz gardent le saint sepulcre. Et la messe ouyt ledit Turc donna audist frere lequel avoit celebré la messe. Premierement mille asperes<sup>22</sup> lesquelz asperes sont deniers d'or. Et après donna aux aultres freres dudit ordre de ses cheva<n>ces (*biens, richesses*) et richesses propres deux milles ducatz. Et fist mander publier<sup>23</sup> toutes personnes chrestiens lesquelles sont et seroyent d'humble et devote intencion pour visiter le saint sepulcre, seront francz qu'elles ne donneront plus que douze asperos<sup>24</sup>, ce sont petis deniers d'argent. Et qu'ilz n'ayent paour pour les inhabitans. (f2v<sup>o</sup>)

Ce qui cause l'enthousiasme pour ce personnage du « Grand Turc » est donc le soudain renversement de fortune qui fait que les Chrétiens pourront dorénavant visiter le Saint Sepulchre pour douze petits deniers d'argent, grâce à une victoire sur les « Mammelucques » (qui « sont chrestiens reniez (*reniés*) », explique curieusement l'imprimé) d'un personnage encore peu connu sur la scène médiatique<sup>25</sup>, dont la dévotion,

18 La bibliothèque municipale d'Amiens conserve deux éditions quasi identiques de ce texte : Anvers, Guillaume Vorstermans, [1517] ; [Rouen], Jehan Richart, [1517]. Je transcris l'édition de Rouen.

19 Il s'agit de la bataille de Marj Dabiq (24 août 1516), quelques dizaines de kilomètres au nord d'Alep.

20 Comprendre : « possiblement par l'inspiration du Saint Esprit ».

21 L'ordre des Franciscains.

22 Akçe : monnaie de l'Empire ottoman.

23 Comprendre : « Il fit demander que soit rendu public ».

24 Comprendre : « pour avoir libre passage, [ces pèlerins] n'auront dorénavant plus qu'à donner douze akçes ».

25 Le personnage du Grand Turc, dont l'avenir médiatique en Europe sera radieux, est encore peu connu : les *Nouvelles bonnes* ne sont que la pièce no 5 du répertoire de Rouillard de 291 brochures « relatives aux Turcs », imprimées en langue française de 1481 à 1660. Le personnage nécessite même une introduction : « Le grant Turc le huytiesme empereur de Constantinople du lignaige Othomanorum » (*Nouvelles bonnes*, f2ro).



peut-être inspirée par le « saint esperit », semble de plus exemplaire : en sus d'entendre la messe à Jérusalem, Selim I<sup>er</sup> « cheminant voulut visiter le corps de la benoiste (*bienheureuse*) pucelle sainte Katherine sur le mont de Synay (*Sinai*) » (f2v<sup>o</sup>). Le geste pourrait s'interpréter comme un acte quasi-chrétien – c'est ce que semble insinuer la présence de ce détail dans notre texte – mais il faudrait alors ignorer que le monastère Sainte-Catherine du Sinaï, construit au VI<sup>e</sup> siècle, est également un lieu de pèlerinage pour l'Islam<sup>26</sup>.

Rien de tout cela n'est une fausse nouvelle ; on dira au contraire qu'il s'agit simplement d'une nouvelle faussement interprétée – et celles-là sont très communes, dira l'historien narquois au journaliste. La conquête du sultanat mamelouk donna aux Ottomans un empire beaucoup plus vaste et peuplé qu'avant 1516, sans rival dans l'Islam méditerranéen, et la prise du Caire est alors, et pour la suite, d'une importance symbolique comparable à celle de Constantinople quelques décennies plus tôt : le Califat abbasside, autorité légale et religieuse unique de l'Islam, abattu par les Mongols à Bagdad en 1258, relevé au Caire par des rescapés du massacre, pourra maintenant être revendiqué – à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, à rebours, car les grandes narrations, du moins celles qui tiennent la route, ne s'écrivent qu'à distance – comme un transfert du Califat à Istanbul, *translatio imperii* des Arabes aux Turcs<sup>27</sup>. *Nouvelles* indubitablement *bonnes*, mais pour qui ?

En deçà des détails – et même si l'on voulait lire les seules victoires du *Sophin* sur le *grant Turc* comme les *nouvelles bonnes* titulaires – l'important, au niveau de la structure narrative, semble bien être la révélation d'une miraculeuse réversibilité des choses. À un premier niveau, cela confirme que la roue de Fortune tourne, y compris pour le plus grand d'entre les Turcs. Dans les trois « chartes » qui complètent en annexe le récit de ses victoires, le *grant Turc* connaît à son tour diverses défaites, que lui inflige le « Sophis avec son ost (*armée*) & de ses gens d'armes » (f3v<sup>o</sup>). Les nouvelles sont pour lui désormais mauvaises : « Et après que ledit Turc a ouy ceste [*sic*] nouvelles tant d'ouloureuses », il commande à ses troupes d'« aller combatre à l'encontre de Sophis » (f4r<sup>o</sup>). Mais à un autre niveau, plus spécifique et davantage implicite, les ouvertures apparentes du *grant Turc* envers les chrétiens, son ouverture littérale de Jérusalem aux pèlerins, certains comportements curieusement para-chrétiens, autorisent l'espoir d'une réversibilité d'un autre ordre : et s'il se convertissait ?

C'est cependant un autre personnage que le Grand Turc – ou le Prêtre Jean – qui occasionnera brièvement en Europe, au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, les plus grands espoirs, les enthousiasmes les plus fébriles : le shah Ismaïl I<sup>er</sup>, fondateur de la dynastie des Séfévides, mais également – aux yeux de l'Europe – toute première incarnation de l'important personnage du « grant Sophy (*Sophi, Sophie*)<sup>28</sup> Roy de Perse », celui-là même qui chevaucherait en 1527 aux côtés du Prêtre Jean dans les pages de *La Journée Miraculeuse & digne de grant admiration* – le personnage, s'entend ; Ismaïl I<sup>er</sup>, quant à lui, meurt en 1524. L'irruption en 1501 sur la scène politique d'Ismaïl I<sup>er</sup> s'accompagne en effet de son irruption non moins soudaine sur la scène médiatique, d'abord à Venise, sous la forme de « nouvelles à la main » (manuscrites, donc), où un « premier filet d'information sur l'intrigant nouveau prince et allié potentiel se transforme rapidement en inondation », avec une centaine de rapports sur ses activités entre 1501 et 1504 (Meserve, 232). Rapidement l'enthousiasme dépasse la réalité. Un premier imprimé très mélioratif – une

26 L'endroit est réputé faire l'objet d'un édit de protection ratifié par Mahomet lui-même, dans un document conservé au monastère précisément jusqu'au passage de Selim I<sup>er</sup>, qui le fit copier et conserva l'original, lequel se trouve présentement au musée Topkapi à Istanbul.

27 Lellouch (2009 : 342-344) ; Martinez-Gros (2009 : 415) ; Loiseau (2009 : 62-67).

28 L'origine du terme est incertaine : déformation de son patronyme (Safawi), ou renvoi à son rôle de chef religieux de l'ordre soufi ? (Meserve 2008 : 232)

lettre de Giovanni Rotta au doge Leonardo Loredan, c.1504 – annonce qu’Ismaïl, bienveillant envers les Chrétiens, nourrit peut-être secrètement lui-même des croyances chrétiennes. De cet espoir on donne quelques signes : au contraire des autres musulmans, il boit du vin, mange du porc, garde un cochon comme animal domestique, qu’il traîne avec lui lors de ses campagnes militaires, à qui il a donné le nom de son rival ottoman : Bayezid (Meserve, 233). L’intérêt des Vénitiens atteint bientôt la France, où l’enthousiasme pour Ismaïl I<sup>er</sup> fait bouillir de neige : le narrateur d’un imprimé intitulé *Le baptême de Sophie roy de Perse* (Poitiers, 1508) – un chevalier de Rhodes – affirme avoir récemment visité la cour du shah en compagnie de quatre franciscains. Il annonce que le shah, après avoir écouté les frères disputer publiquement, a prononcé à son tour une longue harangue – reproduite en discours direct – avouant son désir d’être chrétien (« a esté ma voulenté & est tousjours de me faire chrestien », dit-il), fustigeant les Turcs pour leur attachement à l’Islam et invitant les monarques d’Europe à le rejoindre pour mener croisade contre les infidèles (Meserve, 233-234). Les franciscains le baptisent aussitôt.

Margaret Meserve signale bien que quelques érudits – elle cite Marcantonio Sabellico et Raffaele Maffei – se méfièrent de l’exaltation excessive de leurs contemporains<sup>29</sup>, mais l’occasionnel est un terreau bien davantage fertile pour l’enthousiasme, surtout initial, que pour le doute ou les désenchantements subséquents. *Ce baptême de Sophie* est mon premier exemple – peut-être même le premier exemple<sup>30</sup> – d’imprimé présentant le récit bientôt populaire, souvent falsifié, toujours enthousiaste, du renversement de l’échiquier politique *par conversion*. La tombée de dominos qui s’ensuit est rapide, déterminante : le *Sophie* enjoint ses sujets à se convertir, sous peine de mort ; quatre-vingt mille soldats réclament le baptême dans une grande clameur, les mosquées sont transformées en églises, les synagogues détruites, etc. (Vigliano, 6). Comme pour la *Journée Miraculeuse* de 1527, l’inversion miraculeuse (*extraordinaire*) des rapports de force s’accompagne d’un miracle littéral : le ciel était alors couvert, mais une messe est pratiquée, et « au temps que le frere levoit l’hostie visiblement se ouvrit le ciel, et apparut le soleil[,] la lune et les estoilles [...]. Et sembloit que le ciel et la terre se fendit » (f5r<sup>o</sup>). Le finale, de même, est une chevauchée triomphale annonçant celle de la *Journée Miraculeuse* :

Et l’autre jour [le Sophie] manda partir tous ses gens armer (*armés*) et tira son chemin avant (*en avant*) pour acquester (*conquérir*) Trepisondo (*Trépizonde*, ou *Trabzon*) portant un estandart rouge et un crucifix au milieu disant à tous ses gens que Dieu a voulu que ledit Sophie se vengeast de tous les Mores (*Maures*, c’est-à-dire *musulmans*) et sont tous joyeux d’estre crestiens (f6r<sup>o</sup>).

Les fausses nouvelles de 1508 et de 1527 naissent chacune de contextes sans doute précis et distincts – contexte vraisemblablement espagnol pour l’une<sup>31</sup>, habsbourgeois pour

29 Ex. : « Sabellico concludes [...] : what was wrong with contemporary Italians, he wondered, that they could waste their energies on such sensational and improbable rumors even as real and pressing matters of public concern – such as the clash of foreign arms on Italian soil – went unremarked : “Thus, even as the most terrible and bloody war was breaking out in the very heart of Italy, the thought of this phantom warrior completely captivated the minds of men.” [...] As he dismisses the Venetian crowd that runs wild after any rumor, no matter how fantastic, Sabellico asserts his own determination to examine the situation with clear-eyed objectivity. The Sophy posed a threat to the Turks, it was true, but he was neither a divinely inspired visionary nor a particularly reliable commander in the field. There was no reason to indulge in excessive excitement over his rise to power. » (Meserve, 234-235)

30 Je réitère l’affirmation de Vigliano, n’ayant pas identifié d’exemples qu’il ne répertorierait pas : « Il s’agit, à notre connaissance, du premier exemple de texte imprimé [en langue française] représentant le passage au christianisme d’un haut dignitaire musulman. » (Vigliano 2018 : 5)

31 D’après Vigliano : « Même si le titre ne précise pas de quelle langue le texte est traduit, il paraît plausible qu’il ait été d’abord élaboré en contexte espagnol, dans le royaume de Ferdinand le Catholique, dont la politique

l'autre – mais s'arc-boutent néanmoins l'une sur l'autre : l'ajout du faux détail d'une armée de 300 000 chrétiens attaquant à l'Est les Ottomans serait entièrement déraisonnable en dehors de son contexte proprement *médiatique*, mais coule de source lorsque l'on sait qu'« environ cent mil combatans » (*Le baptême de Sophie*, f2r<sup>o</sup>) fraîchement baptisés avaient naguère l'intention de prendre Trabzon ; lorsque l'on rêve l'existence de vastes communautés chrétiennes au-delà d'une mince ceinture ottomane bordant l'Europe ; lorsque l'on espère de radicales inversions des choses ; lorsque survit, enfin, une longue tradition d'espoirs bien réels, mais érigés sur de fausses fondations<sup>32</sup>.

Le même rêve – le même enthousiasme – qui donne vie aux fausses nouvelles d'Ismaïl I<sup>er</sup>, dont l'imprimé de 1508 n'est donc qu'un exemple, se répétera près de cent ans plus tard dans les pages d'une brochure intitulée *La nouvelle conversion du roy de Perse. Avec la deffette de deux cents mil Turcs après sa Conversion*, imprimée à Paris en 1606. Comme c'est souvent le cas pour ce genre de textes, l'annonce de la conversion y est préparée par un cadre contextuel, tout d'abord d'ordre général (« Le grand Monarque de l'univers » assistera l'Église « jusques à la consommation des idoles », et pour ce faire « luy suscite tous les jours des champions, & des trompettes de verité », f2r<sup>o</sup>), mais en renvoyant en particulier à de récents succès apostoliques, soit les actes de la « fidelle troupe de la compagnie du nom de Jesus, qui en la Chine, au Japon, aux Indes, & de fresche memoire en Perse, arbore l'estandart de la croix » (f2v<sup>o</sup>). Ces succès suggèrent le contexte apocalyptique de *Matthieu* XIV,14<sup>33</sup>, puisque les Jésuites « semble[nt] avoir [...] une speciale commission d'en-haut pour accomplir la Prophetie, à sçavoir que l'Evangile sera annoncé par tous les coings de la terre Universelle » (f2v<sup>o</sup>). De tels développements récents – de telles *nouvelles* – s'opposent par ailleurs à une soi-disant fixité de la « loy destestable » de l'« Alcoran », qui « envahit presque l'Asie & l'Afrique de siecle en siecle, sans qu'aucun y mist changement » (f2v<sup>o</sup>-3r<sup>o</sup>). Quelques révolutions militaires ratées illustrent ainsi, à rebours, l'inertie supposée de l'Islam :

Car bien que sous les Arabes, Tartares, & specialement souz ce grand & redoutable Tamburlan le fleau de l'Orient une grande partie de l'Asie eut changé de maistre, neantmoint l'on ne laissoit point de vivre suyvant la loy de Mahumet, & sans aucune alteration de ses commandements execrables (f3r<sup>o</sup>).

---

d'expulsion des minorités religieuses et de croisade en Afrique est célébrée de façon implicite, mais transparente » (5).

32 Meserve donne par ailleurs un exemple bien plus ancien de « fausse nouvelle » de Perse, qui prédate même celle du Prêtre Jean, puisqu'elle naît (semble-t-il) dans les pages d'une chronique byzantine du VII<sup>e</sup> : la reine de Perse se rend à Constantinople, où elle est reçue par l'Empereur et reçoit le baptême. Le roi de Perse son mari, par le biais d'ambassadeurs, exige son retour. Elle n'accepte qu'à condition que son mari se convertisse. Il se rend à Constantinople à son tour, avec 40 000 hommes ; tous se font chrétiens. Les chroniques latines reprendront l'histoire inventée. Frédegairre situe l'événement en 587, et nomme la reine « Caesarea ». Paul Diacre – modification cruciale – repousse tout cela au règne de Constantin IV, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dorénavant après l'arrivée de l'Islam en Perse. Tout comme le Prêtre Jean, la reine Caesarea et ses variantes eurent longue vie : Hartmann Schedel lui fait une place son *Liber chronicarum* (1493) – un incunable dont la diffusion fut extraordinaire – et dans un discours prononcé en 1490 au pape Innocent VIII, l'évêque de Cesena soutient le projet d'une nouvelle croisade en Asie, puisqu'il s'agit d'un territoire historiquement chrétien, depuis 680, lorsque se convertirent le roi de Perse et 40 000 de ses sujets... (120-122). Marcantonio Sabellico – le même érudit méfiant qu'évoqué plus tôt – se défie également de cette légende : « Perhaps the tale had migrated to the wrong century, Sabellico suggests, for after the Arab conquest there were no independent kings or queens of Persia, and even if there were, they would not have dared to convert, given the predominance of Islam in the region by that time. Or perhaps the exploit was attributed to the wrong queen. A queen of the distant Parthians (Huns? Mongols?) might have been able to embrace Christianity in the seventh century, Sabellico grants, but in Arab-dominated Persia such a move would have been impossible » (122).

33 « Cette Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier ; tous les païens auront là un témoignage. Et alors viendra la fin. »

Les conquêtes mongoles du XIII<sup>e</sup> siècle, avant qu'elles n'atteignent l'Europe, avaient en effet, dans un premier temps, excité des espoirs à l'Ouest, quitte à ce qu'on y confonde Gengis Khan, le « Roi David » et le Prêtre Jean<sup>34</sup> ; *idem* pour Tamerlan, dont l'arrivée sur scène à la toute fin du XIV<sup>e</sup> siècle, sous les traits d'un sauveur de la Chrétienté, permit l'essaimage, jusqu'en Grande-Bretagne, de fausses nouvelles à son sujet : qu'il s'était converti, ou qu'il avait capturé Jérusalem et – bonne nouvelle annonçant les *Nouvelles bonnes* de 1517 – rétabli les droits des pèlerins chrétiens (Knobler 1996 :191).

*La nouvelle conversion du roy de Perse* évoque ensuite la mémoire d'Ismaël I<sup>er</sup>, qui s'il ne devint pas chrétien (comme l'annonçait la fausse nouvelle de 1508), illustre néanmoins l'implacable impétuosité d'une conversion de haut niveau, et prouve que la roue de Fortune s'est enfin remise à tourner :

Or le premier qui mist du changement en l'Alcoran fut un certain Ismael [...] qui fit revolter l'Empire des Perses, & qui l'envahit environ l'an mil cinq cens : car y estant entré finement souz couleur d'annoncer & de prescher la loy de Mahumet, disant que jusques à lors elle avoit esté mal entenduë[,] il se saisit des plus fortes places du Royaume, & fit dès-aussi tost prendre ceste nouvelle Religion ou de gré ou de force à ses nouveaux sujets, en laquelle secte il avoit esté instruit par un Moine Turc, qu'on appelloit Tekel, & qu'on reputeoit pour un saint homme & grand Prophete. Incontinent donques que Ismael par un Edit & delay de trente jours qu'il donna aux Perses de se convertir à sa nouvelle Foy, lequel il fit observer exactement & rigoureusement, eut acquis ce grand Empire, il print le nom de Sofi, qui vaut autant à dire comme l'interprete des Dieux, nom que ces (*ses*) successeurs ont depuis retenu & gardé comme en heritage (f3).

Une révolution religieuse est possible, puisqu'elle a déjà eu lieu, et mise en branle de plus par un seul « saint homme ». La guerre, par ailleurs, est déjà déclarée, puisque le Sofi s'est déjà compromis bien davantage, aux yeux de ses coreligionnaires, que s'il avait tout simplement choisi de se faire Chrétien : « Ce nouveau changement de Religion engendra une si grande haine parmy les infideles, que les Turcs estiment que Dieu a plus agreable quand on extermine un Persan, que lors qu'on faict mourir septante Chrestiens » (f3v<sup>o</sup>). Par ailleurs, la conversion d'Ismaël I<sup>er</sup> au christianisme, rêvée en 1508, est présentée en 1606 comme une occasion ratée de peu, semble-t-il par la faute de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, de Louis XII, etc. : « Ismael, ou ce nouveau Sofi, fut en ce temps sur le point d'embrasser la Foy de nostre Seigneur Jesus-Christ, & de destruyre entierement celle du faux Prophete, si l'Empereur Maximilien, le Roy Loys Douziesme, & les Venitiens eussent voulu entrer en ligue avec luy » (f3v<sup>o</sup>-4r<sup>o</sup>). Cette critique des puissants – on y reviendra – est un détail important.

---

34 Knobler résume : « The expectation of finding an Eastern, Christian ally was first conflated with the reality of the Mongols some twenty years before the Mongol invasion of Europe in 1240-41. Rumors circulated at the siege of Damietta (1221) that a Christian king of the Indies, one King David, who was identified as either Prester John or one of his descendants, had been attacking Muslims in the East and was en route to help the crusading armies of Latin Christendom. [...] King David did not arrive. Stories of his imminent arrival were apparently Nestorian redactions of accounts of the successes of the Mongols against the Muslims of Khwarizm. But this set a stage for later conflations of the Prester John mythology with a Mongol reality. » (Knobler 1996 : 183-185). Sur la phagocytose du Roi David (qui lui aussi surveillait les peuples impurs, Gog et Magog, enfermés derrière leur porte de fer) par le Prêtre Jean, voir Richard (1976). Knobler donne un exemple plus tardif : la réception en 1270, par le biais d'ambassadeurs des Ilkhans, d'une offre (réelle) d'alliance militaire, donna naissance à de fausses nouvelles, de même qu'à une fille au Prêtre Jean (!) : « This initiative on the part of the Il-khāns was interpreted in some quarters as a sign that Abaqa had been converted to Christianity by an Armenian princess or, alternately, by Prester John's daughter. » (Knobler 1996 : 186).

C'est à cet endroit, après tant de préambules, que s'enclasse enfin la fausse nouvelle. Pour la narrer, il suffira à peu de choses près de remplacer l'hardi Ismaël I<sup>er</sup> par Abbas I<sup>er</sup>, le moine turc « Tekel » par un « Pere Jesuiste Anglois », et le chiisme par le catholicisme. L'antagoniste du récit est « un Prestre des Persans nommé Calba-jetrib », qui fait saisir le père jésuite et les siens, puis se présente devant Abbas I<sup>er</sup> pour le convaincre que ces chrétiens « devoient estre empallez tous vifs ». Il est cependant saisi soudain par le diable, qui « le possédant l'agite & le pousse de ça & de là », alors qu'il profère « les plus grandes extravagances du monde [...], tantost sortant les yeux de la teste, & tantost la langue ». Le Sofi le fait lier, puis « envoie querir sur le champ [...] deux autres Prestres ». Calba-Jetrib, « rompant les cordes qui le liaient », en étrangle l'un ; l'autre s'enfuit. Le Sofi demeure « tout confus & estonné de ceste merveille ». L'un de ses principaux officiers, « qui favorisoit secrettement les Chrestiens », lui suggère alors d'envoyer querir le père jésuite, lequel aussitôt exorcise spectaculairement le pauvre possédé :

[A]près les commandemens reitez (*réitérés*) que le Jesuite fit, le diable sortit par la bouche de l'autre, comme un tonnerre, & en sortant abbatit le sommet d'une haute tour, qui estoit proche de cest (*ce*) spectacle. Tout le peuple trembla de frayeur, en oyant le coup de tonnerre & voyant la ruine de la tour, qui mena un pareil bruit, si bien que tout espouventé, il ne sçavoit que dire. Le Sofi mesmes en estoit effrayé, & n'y avoit que le Jesuite seul, qui comme un rocher assis dans les ondes demeroit ferme, & sans aucun estonnement (f6)

S'ensuit alors le miracle narratif de la conversion, qui renverse cul par dessus tête le schéma actantiel et métamorphose l'opposant en adjuvant :

Calba Jetrib se va des-aussi tost (*dès aussitôt*) prosterner aux pieds du Sofi, & le conjure d'embrasser la foy des Chrestiens, luy remonstrant (*exposant*) qu'il n'y en a point d'autre qui puisse profiter à son salut. Le Sofi l'escoute paisiblement, & des-ja (*déjà*) touché dans son coeur, & poussé par un secret aiguillon du Ciel, commande à tous ses Princes & Officiers de s'assembler, & après leur expose sa resolution, qui est de se faire baptiser, leur disant qu'outre le salut de leurs ames, ils peuvent ruiner par ce moyen l'Empire du Turc leur ennemy, & se joindre avec les Princes Chrestiens. Il ne fallut gueres semondre (*exhorter*) ces personnages, car les uns estoient des-ja Chrestiens dans leur ame, & les autres avoient peur de desplaire à leur Prince, de façon que le Sofi se fit instruyre par quelques jours des Jesuites, & peu de temps après [...] se fit baptiser publiquement faisant planter la Croix par toutes ses Provinces, & commandant à tous ceux qui ne se voudroient baptiser de vuidier hors de son Empire, dans un mois, sur peine d'estre empallez tous vifs. (f6v<sup>o</sup>-f7r<sup>o</sup>).

L'aisance de la conversion de foules déjà quasi- (mais secrètement) chrétiennes – poncif d'une certaine littérature missionnaire d'alors – est un agencement de dominos discursifs propre à justifier l'extraordinaire célérité de la suite. Le détail de la menace du pal est important : l'approche répressive, dans un contexte célébratoire, fait écho à l'imposition vigoureuse du chiisme par Ismaël I<sup>er</sup>, et démontre qu'il s'agissait alors bien d'un indice prometteur. Les conséquences militaires sont immédiates et miraculeuses, présentées sous la forme de nouvelles fraîches (mais fausses) :

[L]es Turcs [...] sont maintenant tous estonnez de ceste nouvelle Conversion, & principalement de la perte d'une grande armée de deux cents mil hommes que les Perses leur ont taillé en pieces, comme nous avons appris par les fesches nouvelles qu'on en a escrit à nostre Prince & auguste Roy Henry quatriesme (7r<sup>o</sup>)

Le récit se conclut par une conjecture : « il y a de l'apparence que le Turc quittera les conquêtes de Hongrie pour penser à conserver le sien propre » (f7r°).

On trouvait déjà la narration d'un tel revers – un miraculeux renversement forçant la main du « grand Turc » – dans les pages de *La Journée Miraculeuse* (1527), grâce à l'irruption du « Prestre Jehan » et du « grant Sophy » ; on la retrouve à nouveau dans une brochure imprimée quelques années après *La nouvelle conversion* de 1606 :

*Histoire veritable de la grande et admirable deffaitte de l'armée du Turc, avec la perte de soixante mille hommes, par Simon Siech Satrape de Suze, cousin du grand Sophi de Perse. Avec le divertissement du Siege de Malthe entrepris par le grand Turc, & empesché par les Perses* (Paris : Nicolas Rousset, 1615)

L'*Histoire veritable* s'ouvre sur les plans et espoirs de « L'Ennemy capital du nom Chrestien » qu'est le *grand Turc*, lequel s'apprête à assiéger Malte, tandis que les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem se préparent à une confrontation désespérée. Soudain « le Ciel » intervient, « & contraint le Mahometan de tourner la pointe de ses desseins à d'autres entreprises plus esloignées de nous, & moins dommageable à l'Église » (3-5), par le biais de l'intervention soudaine d'un puissant monarque chrétien à l'Est, le « grand Sophi de Perse », lequel n'est « non guieres moindre en pouvoir & autorité que l'Ottoman », et s'est récemment fait chrétien : « en sa Majesté Royale [il] faict un membre d'une mesme Eglise avec nous, ayant despuis quelque temps gousté le doux miel de la foy Chrestienne ». Sachant que le *grand Turc* souhaite « fondre de toute sa force » sur les chrétiens « vers les parties Septentrionales », le *grand Sophi* décide de passer à l'attaque, pour contraindre « l'Ottoman », soit à « renoncer à ses pretentions » sur Malte, soit à lui abandonner ses terres désertées. Le *grand Sophi* lève une armée de 80 000 hommes, confiée au commandement de « Simon Siech Ismael, Satrape de Suze », qui passe à l'attaque. On « advertit le Grand Seigneur de tout ce qui se passoit, luy demandant secours », lui qui avait déjà appareillé toute sa flotte :

L'Ottoman, qui avoit tourné toutes ses intentions contre Malthe, & qui minutoit desja sa ruine en ses fantasies [...], aveuglé aux desirs qu'il avoit d'engloutir cette petite Isle pour ce (se) faire par ce moyen l'entrée plus libre à l'entiere conquête de la Chrestienté, est tout estonné recevant cest advisement, & fashé en soy-mesme de rompre le fil de ses desseins [...]. Ceste nouvelle le met en perplexité [...] : toutefois [...] il quitte l'entreprise de Malthe, & delivre la Chrestienté de l'apprehension qu'elle avoit de c'este (cette) attaque [...]. On descharge la mer du fardeau qu'on luy avoit mis sur le dos ; les vaisseaux son (sont) tirez à bord[,] on ploye les voiles, & met on en terre ce monde de guerriers, qui avoient juré la désolation de nos temples, pour s'aller acheminer par terre à un lieu bien esloigné, où un autre ennemy les attendoit. [...] [N]ous avons à loüer Dieu de tout nostre coeur de nous avoir delivrez d'une si cruelle guerre qui nous menacoit, & pouvons dire que ce coup est venu du ciel, qui en a ainsi voulu destourner l'orage pour l'aller faire fondre sur une nation tant esloignée de nous. (7-8)

Suit alors une narration détaillée d'une première attaque des Turcs contre les Persans, brusquement interrompue après une première journée de victoire pour le général persan, en attente que notre narrateur « puisse avoir la suite » (8-16).

Comment interpréter ces fausses nouvelles ? Adam Knobler voit dans de tels récits – il cite les « pseudo-conversions » imprimées en 1508 et en 1606 – une volonté de justifier, aux yeux d'un public surtout préoccupé par les choses religieuses, une alliance souhaitée de part et d'autre pour des raisons entièrement militaires. Ce phénomène serait à rapprocher d'une autre série d'inventions contemporaines : l'identification ou l'ajout, dans l'arbre

généalogique d'alliés musulmans réels ou souhaités, d'une ascendance chrétienne<sup>35</sup>. Knobler signale – pour lui la distinction est cruciale – que dans les documents officiels « à nul moment voit-on des papes ou des rois reconnaître le christianisme des monarques musulmans avec lesquels ils pourraient faire alliance » ; de telles nouvelles ne circulent que dans les récits des marchands, dans les chroniques d'un clergé de niveau intermédiaire, et dans la « littérature populaire » (197). Or, dans ces brochures imprimées, les polémiques antimusulmanes font rage ; le Grand Turc constamment menace la Chrétienté ; les appels à de nouvelles croisades tonnent ; les rapprochements franco-ottomans, lorsqu'ils sont évoqués, sont dénoncés. Dans un tel contexte discursif, comment justifier, voire simplement *comprendre* une alliance avec l'ennemi ? Les récits de pseudo-conversion, selon Knobler, autorisent de telles alliances : « aux yeux d'un public ignorant toute différence entre sunnites et chiïtes, peu habitué aux récits qui présenteraient les Musulmans sous des traits favorables, la conversion au Christianisme était la seule explication raisonnable d'une telle coopération » (197). L'interprétation est élégante, séduisante, mais uniquement à condition de ne pas voir dans cette production de récits l'expression d'une propagande bien, ou trop bien concertée, car il serait difficile de décrire, dans le détail, l'opération d'une manipulation centralisée des informations. Les imprimés essaient en effet d'une diversité considérable de producteurs, lesquels travaillent à l'aide d'une grande variété de sources en plusieurs langues, traduites et imprimées au plus vite. Dans l'industrie de l'occasionnel – cela est vrai pour les fausses nouvelles autant que pour les vraies – les lois du marché l'emportent souvent sur les stratégies propagandistes. L'ordre jésuite même – on s'apprête à le voir – perdait à l'occasion le contrôle sur ses propres imprimés missionnaires et « publicitaires », au XVI<sup>e</sup> siècle du moins. Les choses seront mieux ordonnées au siècle suivant, lorsque les Jésuites traduiront et distribueront eux-mêmes leurs récits missionnaires, lorsque le Roi de France disposera d'une *Gazette* régulière, bien plus facile à contrôler que les flots désordonnés d'imprimés occasionnels et (donc ?) imprévisibles. Dans ce premier contexte médiatique largement débridé, le processus que décrit Knobler – la *traduction* (ou *conversion* ?) de développements complexes et inexplicables, tel le retrait de Soliman I<sup>er</sup> de Hongrie après sa victoire de 1526, en simples récits de conversion – serait peut-être moins une technique propagandiste qu'heuristique. On peut s'imaginer que l'on modifiait alors les récits trop complexes, souvent dans le cadre d'une traduction à la fois littérale et figurée, en les simplifiant ou en les agrémentant de détails supplémentaires hasardeux, jusqu'à ce qu'on tombe sur un résultat qui fasse plus ou moins sens, suivant diverses règles largement empruntées à la littérature.

C'est dans cette voie que nous pousse l'interprétation de Chloë Houston, qui signale – détail non moins crucial – que les faux récits de conversion d'Abbas I<sup>er</sup> coïncident précisément à une période de rapprochements commerciaux et diplomatiques de la Perse et de l'Europe. Sous son règne (1588-1629), les voyageurs se multiplient à la cour des Safavides ; le shah tolère les communautés chrétiennes locales ; quelques missions européennes s'établissent en Perse ; Abbas I<sup>er</sup> assiste à certaines cérémonies chrétiennes, voire à des débats interreligieux. Ce sont ces informations – exactes – qui expliqueront sa soudaine popularité en Europe : « l'ouverture d'Abbas aux Christianisme est remarquée avec intérêt par les voyageurs européens, et il n'est peut-être pas surprenant que certains aient additionné deux et deux, pour immédiatement faire cinq » (Houston, 95-96 ; je traduis). Elle cite le récit du voyageur Abel Pinçon, présent à la cour du Shah en 1598-1599, aux côtés de voyageurs anglais : « Quant est de la religion [...] de ce Roy, il est

35 Ainsi, à propos du prince ottoman Djem, frère et rival de Bayezid II, exilé en Europe dans les années 1490, une rumeur circule – par ailleurs en dépit des protestations de l'intéressé – que sa mère aurait été en réalité une princesse serbe, ce qui permettait de justifier des plans de croisade en France ou en Italie (Knobler, 195-196)

Mahometan. Il porte toutesfois toujours à son col une croix sous sa chemise en reverence & honneur qu'il porte à Jesus-Christ » (Pinçon, 140). L'enthousiasme des voyageurs ne découle pas d'un acte de *creatio ex nihilo*, mais de surinterprétation : « la tolérance du Shah pour les minorités, les missionnaires et les voyageurs chrétiens, son intérêt pour les pratiques et idées chrétiennes, ne pouvaient être interprétés par ses visiteurs européens qu'en tant que disposition à embrasser le Christianisme » (Houston, 96-97). Ou alors il s'agit d'une incompréhension fondamentale, pourtant paradoxalement née de l'observation : « il est probable que les voyageurs anglais par exemple, eux-mêmes habitués à une société dans laquelle une seule religion était autorisée à être pratiquée ouvertement, se méprirent sur la signification de la tolérance du Shah pour une pratique ouverte du Christianisme » (102). Vu ainsi – l'interprétation d'Houston recoupe sur ce point celle de Knobler – la conversion n'est pas un mensonge, mais une métaphore (« le statut religieux devient ici la métaphore de relations de commerce ou d'alliances politiques en perspective », 102), nécessaire pour traduire une hybridité autrement inexplicable. En agissant contre les Ottomans, Abbas était aux yeux de l'Europe simultanément musulman et antimusulman ; une hybridité que d'aucuns « traduisirent » en disposition à embrasser le Christianisme (103).

L'intérêt de l'interprétation d'Houston est qu'elle se situe à rebours d'une narration, trop simple et intuitive pour être vraie, que l'on invente de fausses histoires pour combler une absence d'informations. Ce serait au contraire lorsque l'on apprend, mais sans comprendre – ou sans comprendre tout à fait – que la créativité se mêle à la vérité, et la remplace au besoin. Cela explique pourquoi les fausses nouvelles sur Ismaël I<sup>er</sup> et Abbas I<sup>er</sup> se répandent précisément au moment où se mettent pourtant à en circuler de vraies. C'est lorsque les informations se multiplient qu'elles se faussent : les fausses nouvelles sont corollaires aux vraies, plutôt qu'elles leur sont opposées – il est vrai qu'après près de 40 ans d'Internet, le constat est peut-être banal...

Une troisième interprétation – celle de Susan Mokhberi – et un troisième détail crucial, permettent de même de tempérer l'idée de la fausse nouvelle comme fruit d'une conspiration venue d'en haut, qui serait dirigée *vers le bas* afin de manipuler le public : alors que le reste de l'Europe catholique rêve d'alliances avec la Perse safavide, la France, de François I<sup>er</sup> à Louis XV, favorise plutôt la maison des Ottomans, si bien que lorsque « les missionnaires et le parti des dévots, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>, préconisaient une alliance avec la Perse, ils nageaient à contre-courant » (10 ; je traduis). Mokhberi donne cinq exemples de pamphlets contestant les politiques étrangères et domestiques de l'État français des années 1580-1631, au nombre desquels elle place *La Nouvelle conversion* de 1606, qu'il faut donc de lire comme une critique orientée *vers le haut* (11-16). Il faut également remarquer que bon nombre d'occasionnels – indépendamment qu'il s'agisse de nouvelles vraies ou fausses – sont des reprises, des traductions d'ouvrages empruntés à d'autres logiques discursives, ce qui explique la présence, en dépit ou à contre-courant du contexte français immédiat, de messages promouvant, par exemple, une alliance avec les Perses et une croisade contre les Ottomans (10-11). L'une et/ou l'autre hypothèse – critique ou contamination discursive – explique(nt) les conflits apparents entre les fausses nouvelles qui furent *colportées* et celles qui eussent été *utiles*...

Devrait-on alors parler, non pas de conspiration politique, mais d'une conspiration que l'on dira *médiatique* ? voire opposer conjuration d'initiés et créativité collective, éventuellement virale ? Le cas suivant – une falsification complexe, à plusieurs niveaux, à plusieurs mains, qui promeut l'œuvre missionnaire de l'ordre jésuite, mais sans leur accord – en serait un exemple.



**Collage et réchauffage : *La conversion de trois grands rois* (1571, 1588, 1608, 1609)**

Dans sa *Prognostication des prognostications* (1537), Bonaventure des Périers, on l'a vu en ouverture au présent numéro de *Dalhousie French Studies*, raille donc l'engouement pour les « nouveautez nouvelles » d'un lectorat « affamé », « altéré », cherchant à « rempl[ir] [s]a besasse ou [s]a panse », en grande partie à l'aide d'une analogie culinaire. Le nouveau « monde » qu'il décrit – on dirait plutôt de nos jours un nouveau public – combine la voracité (« tu les devores ») à une propension, contradictoire, à pignocher dédaigneusement dans les plats : « Tu ne les fais que taster ung petit, / Puis tout soubdain tu en pers l'appetit ». Les nouvelles « qu'as eues ce matin » sont dorénavant à rejeter, trop « vieilles » et « ja passées ».

L'appétit, cependant, pour dédaigneux qu'il soit, est facile à tromper. On l'a vu, lorsque le monde- public indigent ne trouve plus rien à se mettre sous la dent, il invente lui-même les nouvelles, et les distribue avec prodigalité aux « autres Gueux, qui en sont disetteux ». Dans sa folie cependant, ce cuisinier – non moins affamé – se trompe lui-même, reprend ses propres créations, « [à] belles dentz » les grignote, se « saoulant » de ses « Nouvelles faulses, / Comme ung souillard cuisinier de ses saulses ». Voilà une astuce bien connue : lorsque la viande est vieille, ou qu'elle est maigre, on multiple les sauces pour en cacher le goût, ou pour remplir l'assiette. Il n'est pas surprenant que *La nouvelle conversion du roy de Perse* soit nappée d'un cadre de « consommation des idoles » et de « trompettes de verité », lorsque l'on sait qu'il fallait bien remplir deux cahiers de quatre feuillets chacun.

Le cuisinier en manque de produits frais dispose d'une astuce tout autant malhonnête – une technique culinaire, mais également éditoriale, que l'on nommera, à la suite de des Périers, celle du *réchauffage* :

J'en ris en moy chesque fois que j'y pense,  
De tel excès, et de telle despense,  
Et du deguast (*de la consommation*), que de Nouvelles [tu] fais,  
Dont les reliefz (*restes*) sont pourriz, et infectz,  
Et bien souvent, O glouton de Nouvelles,  
T'ay veu happer les vieilles pour nouvelles,  
Quelque vieil bruyt, quelque fable, ou mensonge,  
Comme le chien, qui ses os d'antan ronge,  
Aux quelz il prent appetit aussi bon,  
Comme il feroit à quelque bon jambon,  
Ou beurre fraiz sur croustes de pains blancz,  
A tout le moins il en faict les semblans :  
Ainsi fais tu des Nouvelles moysies,  
Lesquelles sont souvent par toy choysies,  
Et d'appetit soubdainement brissées,  
Si elles sont par quelqu'ung rechauffées.<sup>36</sup>

Les *vieilles* nouvelles, ou « nouvelles moysies », « rechauffées », circulent de nouveau ; le lecteur « glouton » les happe une fois de plus, tel un chien rongéant ses « os d'antan ». Quelques décennies plus tard, le grand collectionneur d'occasionnels Pierre de l'Estoile (1546-1611) proposerait une image moins jolie pour décrire le phénomène, quoique peut-être plus exacte, puisqu'il suffisait alors souvent, pour qu'une nouvelle circule à nouveau, de mettre à jour quelques menus détails, parfois une date seule : ces nouvelles sont alors

---

36 des Périers (1537), édition Peach (1990).

dites être « regrattées »<sup>37</sup>. De telles nouvelles *réchauffées* ou *regrattées* se caractériseraient par un effort minime de réinsertion, un minimalisme qui pourrait servir à distinguer les nouvelles *réchauffées* des nouvelles *recyclées*, en réservant cette dernière appellation pour les cas où la reprise s'accompagne d'un certain labeur d'assemblage, de découpage, de réécriture.

Or l'exemple de *La conversion de trois grands rois* – une nouvelle d'abord falsifiée en 1571, puis à nouveau en 1588, 1608 et 1609 – permet de distinguer ces deux niveaux de falsification, lesquels correspondent à peu près aux deux chefs d'accusation introduits plus tôt pour décrire la Lettre du Prêtre Jean. Rappelons que la falsification première de la Lettre – au XII<sup>e</sup> siècle – procédait notamment par un amalgame de sources que l'on pourrait qualifier de recyclage. Les falsifications secondes – du XII<sup>e</sup> jusqu'à l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle – sont des rajeunissements (s'il l'on emprunte une image à la Lettre elle-même, plutôt qu'à des Périers ou à de l'Estoile). Une distinction similaire s'observe entre les *Nouveaux advertissemens trescertains, venus des parties du Pays de Midy* (ou *du paÿs des Indes Meridionales*) *contenans la conversion de trois grans Roys infidelles, de la secte de Mahomet, convertis & baptisez, avec tous leurs sujets, & suivans à present nostre sainte Foy Chrestienne* (1571) d'une part, et d'autre part le même texte réédité – c'est-à-dire réchauffé – en 1588, 1608, 1609.

Remarquons tout d'abord que l'année 1571 est tout particulièrement significative pour ce qui est des nouvelles « de la secte de Mahomet ». La production de brochures « relatives aux Turcs », imprimées en langue française, s'était déjà accélérée en 1565, à l'occasion du siège de Malte par les Ottomans, à propos duquel survivent autant d'occasionnels imprimés à Paris, Lyon ou Anvers, que pour les trente années précédentes. Le « pic de l'intérêt français » accompagne cependant la bataille de Lépante en 1571, avec quinze occasionnels en quelques mois (Rouillard, 66, 71, 646-665). Comme quelque parasite médiatique s'attachant à un hôte vigoureux, les deux éditions de 1571 des *Nouveaux advertissemens trescertains* accompagnent donc précisément l'apex, au XVI<sup>e</sup> siècle, de véritables nouvelles des confrontations frontalières entre chrétiens d'Europe et musulmans d'Asie<sup>38</sup>. De plus, deux de nos imprimeurs – Benoît Rigaud à Lyon, Jean Dallier à Paris – participent également au boom concomitant de nouvelles véritables : le Lyonnais consacre deux pièces à la seule bataille de Lépante, et le Parisien, trois<sup>39</sup>. Une troisième édition, imprimée à Rouen « [p]our Richard l'Allemand », jadis conservée à la

37 Roger Chartier donne les exemples suivants (dont le premier est par ailleurs la reprise d'une conversion déjà annoncée) : « Pierre de l'Estoile mentionne plusieurs fois l'existence de telles pièces "regrattées" : "ledit jour [16 juin 1608] on criait la *Conversion d'une Courtizanne venitienne*, qui estoit une fadèze regrattée, car on en fait tous les ans trois ou quatre", ou deux ans plus tard : "On criait ce jour [13 mars 1610] la suivante fadèze comme nouvelle, bien que regrattée et surannée, *Discours prodigieux et espouvantable de trois Espagnols*, qui est une dacte fausse, mise par pitié, et pour reschauffer ces pauvres contre-porteux, morfondus en toustes sortes, par Ruelle l'imprimeur qui me l'a dit ce jourd'hui et m'en apporté un" » (Chartier 1982 : 598 ; voir également Chartier 2005 : ch. 4). Pierre de l'Estoile emploie également à l'occasion le terme « reschauffée » : « Le lundi, premier de ce mois [mars 1610], on criait, par ceste ville, l'*Histoire pitoiable des parricides commis par Jacques Gentet et sa femme envers leurs pères, mères et soeurs, en la ville de Blaye* ; laquelle encores que je me défiasse avoir esté regrattée et reschauffée par ces pauvres contre-porteux morfondus, si est-ce que, pour n'estre point parmi mes fadèzes et cris de Paris de ce temps, je l'ay voulu avoir et an ay donné deux sols, pour ajouter à mes autres bagatelles. » (L'Estoile, t. 10 : 158)

38 Ni l'édition lyonnaise, ni parisienne, ne permettent cependant d'établir avec certitude si les *Nouveaux advertissemens trescertains* précédèrent ou accompagnèrent (pour le milieu de l'édition francophone du moins) les nouvelles de Lépante. Le *Recueil des plus fraiches lettres*, dont il sera question sous peu, est quant à lui accompagné d'un privilège « Fait à Paris ce 12 de Fevrier 1571 ».

39 No 86, 89, 91, 95 et 96 du répertoire de Rouillard (651-652).

bibliothèque Mazarine, a disparu<sup>40</sup>. La synergie est d'autant plus remarquable lorsque l'on sait qu'elle est artificielle : les trois rois en question – réels au moins pour les deux premiers, mais importés d'Indonésie – semblent n'avoir pas même été « de la secte de Mahomet ».

Les *Nouveaux advertissemens trescertains*, en effet, ne sont pas des nouvelles inventées, mais plutôt *composites* : non pas un travail d'imagination, mais un collage à l'aide de ciseaux et d'un pot de colle, recyclant divers extraits de nouvelles missionnaires « réelles » de l'ordre des Jésuites (j'emploie les guillemets car la nature publicitaire, déjà *travaillée*, des lettres jésuites alors imprimées et distribuées à travers l'Europe, est bien connue et documentée). Le recueil précis où pille soit Rigaud, soit Dallier, voire l'imprimeur rouennais – avant d'être recopié par les autres – est une collection de dix lettres réunies sous le titre de *Nuovi avisi dell'India de reverendi padri della Compagnia di Giesu ricevuti quest'anno MDLXX*, imprimée à Rome par les héritiers (« per gli heredi ») d'Antonio Blado<sup>41</sup>. Le même recueil sera rapidement traduit en français dans son intégralité, publié en 1571 à Paris par Michel Sonnius :

*Recueil des plus fraisches lettres, escrittes des Indes Orientales, par ceux de la Compagnie du nom de Jesus, qui y font residence, & envoyées l'an 1568. 69. & 70. à ceux de ladicté Compagnie en Europe, sur la grande conversion des infideles à Jesuschrist. Traduites d'Italien en Francois.*

Les recueils romain et parisien – les *Nuovi avisi dell'India* et le *Recueil des plus fraisches lettres* – contiennent dix lettres dépareillées, tant au niveau des auteurs et des destinataires que des lieux et des dates (j'ajoute entre crochets les variantes de l'éd. de Sonnius) :

- [1] Organtino da Brescia [Organtin de Bresce], Goa, 28 déc. 1568 ;
- [2] Christoforo d'Acosta [Christophe d'Acohta], Malacca, 11 janv. 1569 ;
- [3] Luigi di Govea [Loys de Govea], Coulan [Colan], 15 janv. 1569 [1 janv. 1569] ;
- [4] Emanuel Tesseira, Goa, 2 janv. 1569 ;
- [5] Nicola Nugnez [Nicole Nuguez], Ternate [Tarnate], 10 fév. 1569 ;
- [6] Pietro Mascaregnas [Pierre Mascaregnas], Ternate, 6 mars 1569 ;
- [7] Sebastiano Fernandes [Sebastien Fernandes], Goa, nov. 1569 ;
- [8] Martino di Silva [Martin de Sylva], « fortezza di Onor » [forteresse d'Onor], 26 nov. 1569 ;
- [9] Girolamo Ruiz [Hierome Ruiz], Cocin (*Cochin / Kochi*), 15 janv. 1570 ;
- [10] Pietro Diaz [Pierre Diaz], « isola della Madera » [« isle de la Madera »], 17 août 1570

40 Elle se trouvait dans le recueil factice 8° 49796 ; le manque a été constaté en 1971 (Communication de Céline Leroux). D'après Geoffroy Atkinson, il s'agissait du même texte que les éditions lyonnaise et parisienne (Atkinson, 170-172).

41 Au moment de mettre sous presse, je constate – grâce à une communication de Camille Jordan – qu'il survit une autre édition de la même nouvelle falsifiée, conservée à la bibliothèque municipale d'Avignon : *Conversion d'aucuns roys, et d'une bonne partie de leurs Royaumes, qui sont aux Indes Orientales, à la faincte fois Chrestienne & Catholique. Traduit d'Italien en François, d'une coppie imprimée à Rome*. Lyon : Michel Jove, 1571. Il s'agit du même contenu – extraits et coupures identiques – mais les détails de la formulation divergent des éditions de Rigaud et de Dallier. Cette édition m'a permis d'identifier ce qui fut vraisemblablement une source italienne commune, traduite deux fois : *Avisi nuovi et certezza della parte de mezo giorno ; dove se intende tre infideli rè della fede Mahomettana convertiti, et battizzati con li suoi regni & venuti alla nostra Santa Christina fede*. Rome : Apresso Dorricos, 1570 [exemplaire de la *British Library*, que je n'ai pas consulté]. L'UTSC signale une deuxième édition romaine, et un catalogue de 1897, une édition florentine de 1571, accompagnée d'une notice où l'on voit qu'il s'agit bien du même texte : « Lettre sur la propagation [sic] de la foi aux Indes, datée de l'île de Madère, le 17 août 1570 [“Madera, 17 Agosto 1570”] » (Nijhoff, no 50). Ce ne serait donc ni Rigaud, ni Dallier, qui pillèrent le recueil des *Nuovi avisi dell'India*, mais un éditeur italien.

Les éditions de Rigaud, Dallier *et al.* des *Nouveaux advertissemens trescertains*, dont la traduction est distincte de celle des *Nuovi avisi dell'India* de Sonnius, n'offrent qu'une seule lettre, sans nom d'auteur, composite des lettres **6**, **7** et **9**, auxquels s'affixent le toponyme et la date de la lettre **10**. L'ensemble combine ainsi quatre auteurs (Mascaregna, Fernandes, Ruiz, Diaz), trois régions bien distinctes (l'île de Sulawesi / les Moluques, Goa / Cochin, l'île Madère), deux années (1569, 1570) et trois océans... pour la somme de *trois grans Roys*.

L'ouverture des *Nouveaux advertissemens* est empruntée à une lettre du jésuite Pero Mascarenhas écrite à Ternate, dans les Moluques (**6**) ; l'action se déroule cependant à « Selebi » (l'île de Célèbes, ou Sulawesi), à quelques centaines de kilomètres à l'ouest – ou à 14 000 km à l'est si l'on calcule depuis Madère ! Ce premier emprunt nous apprend que « le grand Roy de Sion » (Sião ou Siam, dans le sud de l'île, d'après Lach I-2, 620) récemment « s'est converti & fait baptizer en Manado » (à la pointe nord-est de Sulawesi) par le père « Diego de Magalianes » (Diogo Magalhães), « [e]t pour ceste cause, tout son Royaume entierement se rebella contre luy ». Le roi, dépossédé, est au début du récit réfugié avec sa famille à la forteresse portugaise de Ternate, sur l'île du même nom. Une « fuste » (ital. *fusta*<sup>42</sup>) portugaise est appareillée afin de recouvrer son royaume au roi ; notre protagoniste jésuite et anonyme se joint à l'expédition. La forteresse de Sion est rapidement saisie. La fuste cependant doit rejoindre le reste de la flotte portugaise, si bien que le roi, le jésuite et quelques autres, sont laissés à l'arrière dans un village (un « petit lieu de trois cens feus (*feux*) seulement »). Survient alors « un vaisseau de l'Isle de Sanguine » (ital. *Sanguim*, c'est-à-dire les îles Sanguhe, qui prolongent la péninsule de Sulawesi au nord-est), « avec tous les principaux du païs », qui prient le jésuite, de la part de leur roi, d'« aller vers eux, pour les baptizer & faire Chrestiens ». Notre protagoniste les suit, accompagné du premier roi. À Calanga (« [l]a plus noble ville de l'Isle de Sanguine »), il baptise « le Roy, la Roynie, avec les principaux Seigneurs & Dames du lieu ». Voilà pour le deuxième des *trois grans Roys infidelles*. Le jésuite et le « Roy de Sion » s'embarquent ensuite pour « Cauripe ». En chemin, non loin de Manado, notre protagoniste tente la conversion d'un troisième roi – il prend « port en la principale ville du Roy de Bolone », qu'il sait être « fort desirieux de se faire Chrestien » – mais le roi n'est pas sur place.

Ils parviennent enfin à « Cauripe ». L'emprunt des *Nouveaux advertissemens trescertains* à la lettre de Mascarenhas s'interrompt brutalement à cet endroit. Dans l'original, tout comme dans la traduction non-falsifiée qu'en fournit le *Recueil des plus fraisches lettres*, le père Mascarenhas prêche ensuite la foi chrétienne à cet endroit, aidé du très reconnaissant roi « remis en son royaume » ; puis, « [c]e royaume estant ainsi pacifié », dit le jésuite, « je m'en retournay à Ternate » (*Recueil*, 61-62). Dans les *Nouveaux advertissemens*, la ville de Cauripe est plutôt soudainement remplacée par celle de Goa, sur la côte Ouest de l'Inde, à plus de 5000 kilomètres, telle qu'empruntée à la 7<sup>e</sup> lettre. *Idem* pour notre protagoniste : le rôle du « je », sans transition, sans indication, est brusquement repris par un nouveau jésuite.

La situation en Inde est pourtant fort différente, comme l'indique bien la version complète de la lettre de Sebastian Fernandes. Les efforts jésuites y sont bien plus avancés, les missions bien mieux pourvues : « nous somme maintenant 88 sans les autres peres & freres mandez aux autres eglises des nouveaux Chrestiens », dit Fernandes, « tant en ceste Isle de Goa, qu'en Ciorano (*Chorão ?*) & Salsette (*Salcete*) » (*Recueil*, 63). La lettre de Fernandes énumère diverses installations – ainsi des « escholes de lettres humaines », où « environ 600 escoliers » sont instruits par les Jésuites (63) – et autres bonnes nouvelles

42 Je renvoie au recueil des *Nuovi avisi dell'India*, n'ayant pas consulté les *Avisi nuovi et certezza* de la note précédente.

des progrès missionnaires : messes pratiquées (dont une où communièrent « plus de mil six cens personnes », 65), visites dans les hôpitaux et les prisons, etc. Un cas singulier de conversion est détaillé : « trois Gentils qui avoient tué un honorable Chrestien » sont condamnés à mort ; deux « receurent la sainte foy en la prison », mais le « troisieme estoit plus endurcy », et ne se convertit qu'immédiatement « devant (*avant*) que d'estre mené à la mort au païs de Salsette » (67-70). Cette digression édifiante est suivie d'un retour aux descriptions des avancées institutionnelles à Goa :

Outres lesdits exercices vont tous les dimanches au soir enseigner la doctrine Chrestienne, en cinq paroisses de ceste ville : en chacune desquelles s'assemblent pour l'apprendre deux cens, trois cens, quelquefois quatre cens petits enfans, & grand nombre d'autres personnes (70).

La transition n'est pas des plus adroites dans ce *Recueil des plus fraisches lettres* – ni ne l'était dans les *Nuovi avisi dell'India*<sup>43</sup> – car « ceste ville » n'a pas d'antécédent clair (on apprend plus tard qu'il s'agit de Goa), ni non plus « lesdits exercices »<sup>44</sup>. La transition des *Nouveaux advertissemens trescertains* est pourtant bien pire, d'abord car nous étions en Indonésie, visitant en compagnie du *Roy de Sion* « tous les quartiers de Celebes », ensuite car nuls « susdits exercices » n'existent dans cette version, enfin car le toponyme « Gea » est un *hapax*, remplacé plus loin par « Goa » :

Et ne se contentoit pas ce bon Roy [de Sion], de nous accompagner fidelement, mais encores par tout luy mesmes alloit preschant la foy Chrestienne.

Oultre les susdits exercices : dix des nostres s'en vont tous les Dimanches au soir, en cinq paroisses de ceste Cité de Gea, pour illec (*à ce lieu-là / à ce moment-là*) enseigner la doctrine Chrestienne. En chacune desquelles se trouvent pour icelle apprendre, deux cens, trois cens, & presque jusques à quatre cens enfans, & plusieurs autres personnes. (éd. Dallier, f6r<sup>o</sup>).

La suite, également empruntée à la 7<sup>e</sup> lettre, présente cette soudaine mission de *Gea* sous son meilleur jour, celui où « s'assembla pour un jour en nostre Eglise, environ trois mille petits enfans : aucuns desquels ne sçavoient assez expliquer en leur propre langue, combien est grande & excellente nostre doctrine » (f6r<sup>o</sup>). Trois mille enfants, dont certains savent déjà catéchiser leurs parents dans leur langue : les 88 jésuites stationnés dans la région de Goa – ceux du *Recueil des plus fraisches lettres* – déjà avaient de quoi être fiers, mais pour le jésuite anonyme et solitaire des *Nouveaux advertissemens*, de tels progrès, en si peu de temps, ne sont rien de moins que miraculeux. D'autant que l'emprunt à Fernandes poursuit son impressionnante énumération :

Aux villes de Salsette, qui sont voisines à ceste Isle, se sont edifiées cinq Eglises. La premiere & plus antique, est dans la forteresse de Raciol, appelée nostre Dame de la neige. En ceste Eglise furent baptisez ceste année en tout, cent & quarante personnes, sans ceux qui se sont venus baptizer à Goa, & aucuns autres Cathecumenes. Le nombre des Chrestiens de ceste paroisse passe huit cens. (éd. Dallier, f7r<sup>o</sup>)

43 « Oltre i detti essercitii, vanno ogni domenica sera dieci de nostri ad insegnare la dottrina Christiana in cinque parrochie di questa Città » (*Nuovi avisi*, 23r<sup>o</sup>).

44 Le terme *exercices*, par ailleurs bien peu précis, ne désigne dans la lettre de Fernandes, explicitement du moins, que les exercices des écoliers instruits par les Jésuites à coup de « disputes, compositions & exercices scholastiques » (63) ; au moment dudit « lesdits exercices », ces exercices d'écoles n'ont été évoqués pour la dernière fois que cinq pages plus tôt.

Les Portugais s'approprièrent la forteresse de Rachol en 1520. Les Jésuites furent présents dans la région de Goa et y enseignèrent dès le début des années 1540. La construction de l'église *Nossa Senhora das Neves* s'étendit sur quelques décennies<sup>45</sup>. Lorsque par la magie d'un amalgame sciemment frauduleux – ou fut-ce grâce à une heureuse série de maladresses ? – plus de trente ans d'efforts missionnaires et architecturaux se retrouvent comprimés à la suite de la tournée des « quartiers de Celebes » d'un seul père et d'un roi, ce nouveau résultat est certainement digne d'un public friand de renversements extraordinaires plutôt que de longues lettres édifiantes – le même public qui savourerait en 1606 la *conversion du roy de Perse*, où l'on apprendrait que grâce aux actions d'un seul « Pere Jesuiste Anglois », une armée de centaines de milliers de nouveaux chrétiens, créée *ex nihilo* en un mois ou presque, serait prête à en découdre avec les troupes du Grand Turc.

Les prodigieuses avancées des *Nouveaux advertissemens* se poursuivent : « [A]u milieu de ce païs là », dans « une ville capitale, appelée Margone », se trouve une autre église où soudain « sont employez cinq des nostres », qui cette année « baptiz[èrent] en tout deux cens trente quatre personnes » (f7v<sup>o</sup>). Une lieue et demie plus loin, « en une Eglise de S. Michel », on trouve « huit cens Chrestiens », dont « cent & sept » baptisés cette année-là (f7v<sup>o</sup>-8r<sup>o</sup>). Ensuite :

Le pere Gaspar-Giles, nostre amy, qui vint avec nous, lequel a grande cognoissance en ce païs, ha desja receu la parolle de deux ou trois cens personnes qui se veulent faire baptizer au premier baptesme de l'Eglise nouvelle qui se dressera. (f8r<sup>o</sup>)

Entre les « cent & sept » baptêmes et la promesse de « deux ou trois cens » autres, nous avons cependant à nouveau changé de lettre ! Les emprunts – deux passages – se font désormais à la 9<sup>e</sup> lettre des *Nuovi avisi*, du père Ruiz, écrite à Cochin (*Kochi*), soit à plus de 600 km au sud de Goa. Aux succès des jésuites de Goa s'ajoutent ceux de la mission de Cochin ! L'un des personnages de la version complète de cette nouvelle lettre, « Gaspar A Egidio » (ital. « Gaspar Egidio »), est « un vieil Chrestien, homme riche, & de bonne renommée » demeurant à « Paleurt » (ital. « Palurte »), à « une lieuë [de Cochin] le long de la coste » (*Recueil*, 112). Ce chrétien local est introduit dans le récit car il prête sa maison aux Jésuites pour qu'ils y célèbrent un baptême collectif (113). Un autre personnage de la même lettre est le « Roy (*râja*) de Cocin », « lequel demeure tousjours en son infidélité », comme en témoigne sa maison « plaine d'enchanteurs & Brammani (*brahmanes*) ». On apprend qu'il est « tombé malade cet hyver », que les missionnaires ne parviennent pas à en profiter pour le convertir, mais qu'ils réussissent néanmoins à « tir[er] fruit par autre moyen de ceste infirmité du Roy » : plusieurs « seigneurs & princes ses alliez ou subjects » se présentent à son chevet, et les jésuites « traicte[nt] avec eux de la sainte foy », et obtiennent « licence de la prescher en leurs païs ». « Deux Princes, ou petis Rois, voisins d'icy », en particulier, « demanderent qu'on allast à eux pour faire Chrestiens leurs subjects, & bastir des Eglises », puisqu'ils ont « grand desir d'avoir paix & amitié avec les Portugalois » (118-119). Le père Recteur y envoie donc ses troupes. C'est dans ce contexte – entièrement absent des *Nouveaux advertissemens* – que réapparaît « [n]ostre bien aimé Gaspar Egidio qui est venu avec nous » (120). Le personnage – peut-être un chrétien de saint Thomas ? – devient, dans les éditions de Rigaud, Dallier *et al.*, un père implicitement

45 Il existe diverses dates contradictoires pour l'érection de cette église, encore en fonction, vraisemblablement car la construction s'en fit par étapes. À guise d'exemple, le site [www.goanchurches.info](http://www.goanchurches.info) donne : « By 1521, a chapel dedicated to St. John the Baptist was built in the fort of Rachol, with a garrison Chaplain, who was probably a Dominican. The first Our Lady of Snows church Rachol, came up in 1556, built in mud, with a thatched roof. It was the first church in Salcete. [...] The Jesuits built another church, in stone in the year 1576. [...] The present church building was constructed in 1596. »

jésuite : le « pere Gaspar-Giles ». La modification permet de colmater l'un des nombreux trous narratifs des *Nouveaux advertissemens* (d'où viendrait-il, autrement ?) mais la brèche d'à côté reste béante : nul rāja malade n'a été introduit, nuls « Princes, ou petis Rois » régionaux. Pourtant :

Le grand Roy de Porcada, qui est distant d'icy environ vingt lieües, est venu en personne visiter le Roy malade : pareillement pour voir le Capitaine de ceste forteresse, lequel envoya tout soudain<sup>46</sup> le Pere Recteur de la compagnie de Jesus : & tous deux parlementerent ensemble de la sainte Foy. Ce Pere Recteur luy demanda licence de prescher & dilater par tout son Royaume, l'Evangile : ce qu'il luy accorda liberallement, pour le grand desir qu'il a de demourer en paix & bonne amitié avec les Portugais<sup>47</sup>. Et pour ce faire, luy donna telles lettres patentes, avec tous privileges en faveur des Chrestiens, que celles que le Roy de Cocin avoit concedées en son estat & Royaume : c'est à sçavoir, Qu'on n'osteroit le bien à aucun pour s'estre fait Chrestien, comme par cy devant il se faisoit : ains qu'ils demureroyent en tous leurs honneurs, offices & dignitez, & leur seroit loisible faire testament à leur bon plaisir. (éd. Dallier, f8)

Dans la version du *Recueil des plus fraîches lettres*, le « Roy de Porcada » (ital. « Rei di Porcada ») visite le rāja de Cochin – un hindou – et à son instar consent à des conditions juridiques davantage favorables aux prosélytes, sans lui non plus se convertir pour autant. Dans la version des *Nouveaux advertissemens*, on apprend soudain qu'un roi est malade – sans doute le « Roy de Sion », puisque que c'est lui que suit la narration, que celui de *Sanguine* est resté sur son île, que celui de *Bolone* est à « deux cens mille[s] », et que nul roi de *Cocin* n'a été introduit. Un « grand Roy de Porcada »<sup>48</sup> accourt à son chevet. L'adjectif ajouté – *grand* – est crucial, car nous en sommes au dernier feuillet des *Nouveaux advertissemens* : il faut urgemment introduire notre troisième roi éponyme !

L'espace topographique et politique qu'inventent les *Nouveaux advertissemens* est remarquablement imprécis : on ne sait trop si *Sion* est un royaume qui englobe *Selebi*, ou l'inverse, ni même si *Selebi* (où est stationné notre narrateur) et *Celebe* (dont il visite avec le roi divers « quartiers ») renvoient au même lieu. Où se situe, et à quelle entité politique appartient la ville de *Ternate* (*Tarnate*, d'après les éditions de 1608-1609) ? Nous savons que celle de *Manado* possède son propre roi, dont le fils est quant à lui roi de *Bolone*. Non loin se trouve l'île de *Sanguine* – également un royaume – et sa capitale *Calanga*. *Cauripe* appartient vraisemblablement au roi de *Sion*, qui s'y rend à son retour d'exil, de même que la « Cité de Gea », forcément à proximité, puisqu'aucun déplacement supplémentaire n'est signalé. On sait qu'il faut distinguer *Gea* des « villes de Salsette », puisque ces dernières « sont voisines à ceste Isle », mais que faire de *Gea* et *Goa* ? Deux certitudes : la « ville capitale » de « ce païs là » se nomme *Margone*, peuplée de *Bramaniens* et *Ganzariens*, et le grand royaume de *Porcada* « est distant d'[...]environ vingt lieües » du lieu où s'alita le roi de *Sion*. C'est dans une telle nébuleuse qu'est alors introduit un roi de *Cocin*, devenu simple comparé, dont la proximité spatiale ne serait sans doute pas même requise : « telles lettres patentes [...] que celles » du « Roy de Cocin »...

Outre les rois de *Sion* et de *Sanguine*, bien convertis dans toutes les versions du récit, ne figurent aux *Nouveaux advertissemens* que quatre autres rois : celui de *Manado*, qui est

46 Rigaud : « tout soudain *querir* ».

47 Les trois éditions colligées du XVII<sup>e</sup> siècle remplace cette subordonnée par : « pour le grand desir qu'il a de demeurer en paix, & bonne amitié avec les gens de son pays ». La disparition des Portugais, remplacés par une population apparemment favorable au christianisme (puisque le roi autorise la présence des Jésuites afin de maintenir « paix & bonne amitié » avec son peuple), est remarquable.

48 *Grand* est un ajout ; les *Nuovi avisi* donnaient « Il Re di Porcada » (41ro).

« More (*maure*, c'est-à-dire *musulman*) », celui de *Bolone*, son fils, resté à deux cent milles de notre protagoniste, celui de *Cocin*, qui n'est qu'évoqué, et celui de *Porcada*, que l'on sait favorable aux chrétiens – rien de plus que ce qui a été cité ci-dessus n'est mentionné à son sujet. Sans la présence des *trois grans Roys infideles* en manchette, un lecteur attentif croirait qu'il n'y a que *deux grans Roys* convertis, mais en raison de cette promesse en page de titre, il faut bien conclure que l'un des quatre autres – par élimination celui de *Porcada* ? – s'est également converti.

Les deux premiers rois pour le moins – les vrais, ceux qui existèrent réellement, en dehors tant des *Nouveaux advertissemens* que des *Nuovi avisi* – furent-ils même musulmans, *de la secte de Mahomet* ? Cette région de l'Indonésie fut alors en effet le théâtre de féroces compétitions – commerciales, politiques, religieuses – entre chrétiens et musulmans, de même qu'entre Espagnols et Portugais. Les relations tendues entre le Sultanat de Ternate (d'une dynastie convertie à l'Islam à la fin du XV<sup>e</sup> siècle) et les Portugais atteignirent leur nadir peu après la rédaction des deux lettres de Ternate recueillies dans les *Nuovi avisi*. L'assassinat en 1570 du sultan Hairun par les Portugais – une terrible bévue stratégique, y compris pour les intérêts missionnaires des Jésuites – précipita les choses : son fils Baabullah unifia alors la région outragée, chassa les Portugais de Ternate, étendit la sphère d'influence – y compris religieuse – de sa dynastie. L'instable *modus vivendi* qui avait permis jusqu'alors aux missionnaires chrétiens de prêcher parmi les populations encore largement animistes des Moluques, se désagrégea brutalement, au grand bénéfice de l'Islam (Aritonang & Steenbrink, 17-20). Au même moment circulaient pourtant en Europe les bonnes nouvelles d'Indonésie (d'un point de vue chrétien) du *Recueil des plus fraîches lettres*, de même que le miraculeux revers de ladite « secte de Mahomet » annoncé par les *Nouveaux advertissemens* – miraculeux *et imaginaires*, puisque le détail est un ajout de Rigaud ou de Dallier. Mais ce niveau de fausseté – les nouvelles fausses par surplus d'enthousiasme, ou par délais de publication – ne nous intéresse qu'accessoirement, et tout n'est pas encore dit sur le second.

Les *Nouveaux advertissemens* se terminent par un deuxième extrait de la 9<sup>e</sup> lettre – « un baptême solennel, de cent soixante personnes », auquel s'ajoute la demande de prier pour les « freres, lesquels en euvre tel que cestui-cy s'en vont en païs si lointain » – suivi par l'emprunt de la signature de la 10<sup>e</sup> : « Escrit aux Indes en l'Isle de Madere le 17. jour d'Aoust 1570. » (éd. Dallier, f8v<sup>o</sup>). Pourquoi choisir Madère ? On pourrait additionner les hypothèses : cette dixième lettre des *Nuovi avisi*, écrite à moins de 1000 kilomètres au sud-ouest du Portugal, est la plus récente – après tout elle parcourut la moindre distance – et une telle proximité temporelle dénote une fraîcheur que n'offrent pas les nouvelles des Indes *véritables*, d'où l'intérêt d'emprunter un *cachet* mélioratif. Le décalque fut-il au contraire le résultat d'une maladresse empressée ? Les tous derniers mots des *Nuovi avisi* sont en effet : « Dell'Isola della Madera, alli 17. di Agosto, 1570. IL FINE. LAUS DEO. ». Un lecteur distrait ou un éditeur insouciant pourrait croire qu'il s'agit là d'un cadre pour le recueil entier. On pourrait étendre ces deux hypothèses à l'amalgame dans son entier : notre faussaire fut-il paresseusement malhonnête – plagiant sans trop raccorder ni les antécédents grammaticaux, ni les lieux géographiques ? – ou fantastiquement insouciant<sup>49</sup> ? Pour finir,

49 On pourrait ainsi imaginer qu'une phrase de la lettre 5 – l'autre lettre de Ternate du recueil, signée par le père Nugnez/Nuguez – ait donné naissance à toute cette supercherie. À propos de la multitude des rois de Célèbes, « si bien disposés à estre Chrestiens », Nugnez ajoute qu'« Il y a trois Rois qui se sont desja faicts Chrestiens » (50). Notre « faussaire » (un faussaire dans les faits, sans l'être dans ses intentions) aurait alors mis ce détail en manchette, pour ensuite tenter d'en reconstituer maladroitement le récit en éliminant les fioritures jésuites. Nugnez n'est lui-même guère utile pour cela : les quelques rois qu'il liste – ceux « de Baccione », « de Bangai du costé de Midy », « de Gorentaglie contre la riviere de Selebi », etc. – sont à peine évoqués, et ne sont par ailleurs pas encore baptisés (51-52). On ne peut donc opérer qu'avec de multiples coups de ciseaux...



le résultat est le même : se convertirent – ou furent convertis – trois rois, dont deux de l'île Sulawesi et l'un de la côte du Malabar. L'un des rois indonésiens emprunte la description de son royaume à un amalgame des succès comparativement miraculeux des missions de Goa et de Cochin. L'assemblage *Cauripe* + *Gea* permet même d'annoncer – à tort, donc – que le *peuple* même de *Sion* se convertit, à coup de centaines ou de milliers d'enfants<sup>50</sup>. Le Christianisme avance à grands pas dans ces « Indes » composites au point d'inclure Madère ! Le vaste lectorat imaginé et moqué par des Périers, friand de « nouveutez nouvelles » au point d'en savourer jusqu'aux « faulses », aura certainement trouvé là de quoi se sustenter au moins un moment, sans même devoir pignocher pour mettre de côté les morceaux moins alléchants car trop ordinaires ou trop édifiants. La viande qu'offre la 5<sup>e</sup> lettre des *Nuovi avisi* – l'autre lettre de Ternate, écartée par notre faussaire – était bien maigre, et son auteur très ou trop honnête quant aux faméliques ressources de la mission des Moluques. Bien moins que 88, ils n'y étaient que trois sur le terrain, dont deux handicapés : le père « Magaglianes » est malade, le frère « Gonzales » souffre d'« une continuelle douleur de teste » ! (*Recueil*, 47-48). Les espoirs y étaient permis, mais tout restait encore à faire, comme on le comprend à la raison que donnait l'auteur pour ne pas détailler davantage la région : « Je me tais de beaucoup d'autres païs & Roiaumes de peur de n'augmenter vostre douleur pour la perte de tant d'ames » (52).

Les épreuves sont davantage édifiantes, mais les succès extraordinaires se vendent mieux : il semble n'y avoir eu qu'une seule édition du *Recueil des plus fraisches lettres*, contre huit<sup>51</sup> pour les *Nouveaux advertissemens trescertains*, imprimés en 1571, réchauffés en 1588, 1608 et 1609... et cela en dépit même des avertissements d'un contemporain qui ne fut pas dupe, qui s'offusqua dès 1571 de la supercherie : Michel Sonnius, dans un avertissement imprimé en dernière page de son édition du *Recueil des plus fraisches lettres*, mettait en garde son lecteur contre les contrefaçons de « lettres d'Inde » !

Amy lecteur, sur le poinct que j'achevois ceste impression, l'on m'a fait veoir quelques nouvelles qu'on vend icy publiquement en deux caiers, sous tiltres de lettres d'Indes, tant mal à propos, qu'elles ne sentent rien moins, que ce dont elles portent le nom : & assez se monstrent subreptices (*frauduleuses*), voire de la maniere de parler. Dequoy je vous ay bien voulu advertir, afin que vous n'en faciez ny mise ny recepte : car ce que je vous presente, est ce à quoy vous devez entierement arrester, comme à la verité mesme du fait. Dieu vous soit propice, & seure garde. (132)<sup>52</sup>.

Dix-sept ans plus tard, ces nouvelles *subreptices* le seront à un deuxième titre – un deuxième chef d'accusation – puisque la nouvelle *recyclée* des trois conversions circula à nouveau, *réchauffée*, sous le titre :

*Nouveaux advertissemens trescertains, venus du pays Indes Meridionales. Contenans la conversion de trois grand Roys infidelles de la secte de Mahomet, convertis & baptisez, avec tous leurs subjects : & suivans à present nostre sainte Foy Chrestienne* (Paris, « Veufue de François Plumion », s.d.).

50 Ce raccourci correspond par ailleurs à la stratégie jésuite réelle de conversion par le haut, comme l'explique Nuguez (lettre 5) : « se faisant le Roy Chrestien, il est certain que les autres aussi feroient le mesme » (51).

51 Neuf, si l'on ajoute l'édition citée *infra*, note 41.

52 Sonnius renvoie-t-il directement aux *Nouveaux advertissemens trescertains, venus du païs des Indes Meridionales*, imprimés en deux cahiers à Paris cette année-là ? Il faut signaler que son compatriote lyonnais imprime au même moment un autre occasionnel de deux cahiers dont le titre correspond plus directement à celui que donne Sonnius : *Lettres envoyées des Indes Orientales, Contenans la conversion de cinquante mille personnes à la Religion Chrestienne, es Isles de Solor & de Ende* (Lyon, B. Rigaud, 1571). Il se peut que Dallier et Rigaud ait également partagé cette pièce, mais que seuls des exemplaires de l'édition lyonnaise aient survécu.

La date de la lettre, *regrattée* pour que les nouvelles semblent fraîches de l'année en cours, indique désormais : « Escrit aux Indes en l'Isle de Madere le 17 jour d'Aoust 1588 ». L'unique exemplaire répertorié de l'édition de la veuve Plumion, qui appartenait également à la Mazarine, a lui aussi disparu<sup>53</sup>, mais la description qu'en fit jadis Geoffroy Atkinson, de même que son verdict, laisse peu de doute sur la nature du texte : « [c]'est le même texte » que celui des éditions de 1571 ; « [s]eule la date [...] a été changée » (Atkinson, 267).

Une autre nouvelle *regrattée* survit cependant de la veuve Plumion, également imprimée en 1588 : *Discours de deux deluges advenuz l'un à Rome, l'autre à Florence. Le quatorziesme iour de Septembre*. La date 1588 paraît sur la même page. Ces deux nouvelles datent pourtant plutôt de 1557 (Séguin, 85). Il en survit deux éditions parisiennes et une édition rouennaise ; le titre de cette dernière est *Traicté de deux deluges advenuz, l'un à Rome, l'autre à Florence, l'an mil cinq cens cinquante sept*. C'était alors de vraies nouvelles – de nos jours encore une plaque sur la façade de l'église *Santa Maria sopra Minerva* indique le niveau de la montée des eaux cette année-là. Outre les modifications en page de titre, le texte de 1588 est identique à celui de 1557, sauf pour la date de la première lettre : « De Rome ce vingt quatreiesme jour de Septembre l'an mil cinq cens cinquante sept » (1557, f4v<sup>o</sup>) devient « De Rome ce xxiiii de Septembre, M.C.lxvii » (1588, f6r<sup>o</sup>), soit une année illisible<sup>54</sup>. Simple coquille<sup>55</sup> ? Falsification de demi-mesure ?

Trente-sept ans après les premiers *Nouveaux advertissemens*, c'est-à-dire vingt ans après les nouveaux *Nouveaux advertissemens*, l'amalgame des « Indes en l'Isle Madere » est à nouveau imprimé, en quatre ou cinq éditions distinctes, sous le titre : *La conversion de trois grands roys (ou rois) infidelles (ou infideles). Lesquels se sont rendus Chrestiens, & tous leurs sujets, au pays des Indes Meridionales*, à Rouen chez Pierre Courant, à Paris chez Abraham le Fevre, à Lyon par Jean Gazeau, puis l'année suivante à nouveau à Lyon, par René Vaire. Toutes indiquent « Traduit d'Italien en François », ce qui est vrai, mais la traduction est alors presque quarantenaire. La page titre de l'édition parisienne invente un auteur : « Par le R.P. (révérent père) Diego de Magalianes, P. Recteur de la Compagnie du Nom de Jesus ». On se souviendra que Diogo Magalhães est le père qui convertit le roi de *Sion* à *Manado*, et qu'il est (sous le nom de « Magaglianes ») l'un des deux malades de la lettre du père Nuguez du *Recueil des plus fraîches lettres*. Ce choix un peu curieux – « Magalianes » figure bien dans les *Nouveaux advertissemens*, mais à la troisième personne – n'est pas repris par les éditions de P. Courant ou de R. Vaire<sup>56</sup>.

Les changements apportés par les trois éditions colligées (P. Courant, A. le Fevre, R. Vaire), dans l'ensemble minimes, offrent peu de variantes autres qu'orthographiques aux éditions de 1571, sauf pour ce qui est des dates, qui sont systématiquement *regrattées* : le départ de Ternate « le jour S. Bartholomy » devient un départ « le 3 jour de Mars »<sup>57</sup> ; le départ de *Sion* « le jour de nostre Dame de Septembre » devient « de nostre Dame de Mars » ; la visite aux chrétiens de *Manado* à « la fin de Septembre » est reportée à « la fin

53 Recueil 8° 33419, dont le manque également a été constaté en 1971 (Communication de Céline Leroux).

54 La notation est fautive. Si l'on lit M + C de moins que IO [500] + VII, le résultat est impossible : 1407 (le texte signale que cette inondation fut pire que celle de 1530). Si l'on se permet un peu de créativité et ignore la ponctuation pour lire M + CIO [1000] + VII, le résultat l'est encore davantage : 2007. Si, ne sachant que faire du « o », l'on opte pour M + C + L + VII, la somme est de 1157. On arriverait à 1557 avec deux modifications : M.D.l.vii. On peut s'imaginer que la date fut d'abord bien recopiée, puis à moitié « biffée » en remplaçant deux caractères.

55 Ce ne serait pas la première, comme le démontre le titre d'un autre occasionnel de la veuve Plumion, imprimé la même année : *Des signes merveilleux apparus au ciel sur la ville de Genevfe [sic ; le « n » de Genève est inversé en « u »]*.

56 Je n'ai pas consulté l'édition de J. Gazeau.

57 Sans le « jour » pour l'édition de R. Vaire : « le 3 de Mars ».

du mois de Mars » ; le départ « le jour S. François » pour *Sanguine* se fait plutôt « le 2 Avril » ; celui pour Cauripe « le premier jour de Novembre », plutôt « le 20 jour d'Avril ». C'est le colophon de la lettre, cependant, qui illustre le procédé avec le plus d'éloquence<sup>58</sup> :

[éd. Rigaud, éd. Dallier, éd. l'Allemand] Escrit aux Indes en l'Isle de Madere le 17 jour d'Aoust 1570

[éd. Plumion] Escrit aux Indes en l'Isle de Madere le 17 jour d'Aoust 1588

[éd. Gazeau, éd. Courant] Escrit aux Indes en l'Isle Madere, le 17 jour de Mars mil six cens huit

[éd. le Fevre] Escrit par lettres en l'Isle de Madere le 17 jour de Mars mil six cens huit<sup>59</sup>

[éd. Vaire] Escrit aux Indes en l'Isle Madere, le I de Janvier CIO. IO. C. IX. [1609]<sup>60</sup>

On peut déduire de toutes ces variantes – il y en eut peut-être d'autres – l'existence d'un minimum de deux crimes et de quatre faussaires : le premier inventa la chimère de 1571<sup>61</sup> ; les trois autres la réchauffèrent en 1588, 1608 et 1609. Il y eut également quatre simples plagiaires (deux en 1571, deux en 1608), mais la pratique est alors courante et acceptée. Il est facile d'accuser René Vaire de la falsification de 1609, puisqu'il est le seul suspect qui survit ; *idem* pour la veuve Plumion en 1588, qui de plus est une récidiviste. Un récidiviste, également, parmi les suspects de 1608 : Pierre Courant, qui la même année – a beau mentir qui écrit sur loin – imprime un *Discours sur le tres-grand deluge d'eau, & furie des flesches flamboyantes, cheutes sur la Cité de Constantinople*, qu'Atkinson signale n'être qu'une reprise d'une vieille nouvelle : « Cf. éd. de Lyon, 1573. C'est l'orage arrivé en 1573, daté de 1608 ! » (Atkinson, 389). Je rectifie légèrement : le *Discours* de 1608 est plus exactement la copie de la *Coppie d'une lettre escripte de Constantinople. Laquelle raconte le tresgrand deluge d'eau & furie de flesches flamboyantes, cheutes sur ladite Cité*, imprimée à Paris « [p]our Guillaume Julien » en 1586. Quant à cette *Coppie*, elle n'en est pas une, mais plutôt une paraphrase du *Merveilleux deluge d'eaux et de foudres, advenu à Constantinople*, publié à Lyon en 1573 par les soins du Benoît Rigaud que l'on connaît désormais bien, ou peut-être une retraduction d'après un original italien à identifier. Ces preuves ne sont que circonstancielles, insuffisantes peut-être pour condamner Pierre Courant d'être premier responsable d'un réchauffage de nouvelles pseudo-indonésiennes que d'autres éditeurs auraient repris. Lui-même accuse un autre, en indiquant en page de titre : « jouxte (*suivant*) la copie imprimée à Aix, par Philippe Coignat »<sup>62</sup>. Nulle copie ne survit de cette édition. Son *Discours sur le tres-grand deluge d'eau* indiquait « Jouxte la coppie imprimée à Lyon » ; nulle copie non plus ne survit d'une édition lyonnaise de ce texte. On en conclura que Courant est pour le moins coupable soit de semer de fausses pistes, soit d'être tout particulièrement crédule des nouvelles reçues du Midi.

Rigaud ou Dallier, Plumion, Courant *et al.*, n'ont ni les mêmes soucis, ni les mêmes objectifs, que les jésuites, leurs éditeurs attirés ou leurs émules. Le rôle de la Compagnie n'est pourtant pas expurgé, ni même minimisé – au contraire, l'héroïque narrateur hybride et anonyme des *Nouveaux advertissemens* cumule les exploits, et les progrès de l'Ordre s'y

58 Pour les éditions l'Allemand 1571, Plumion 1588 et Gazeau 1608, je me fie à Atkinson, qui en reproduit les colophons (171-172, 266-267, 387-388).

59 On conclura, grâce à cette variante, que le Fevre, pour le moins, savait que Madère se situe très loin des actions rapportées.

60 J'ajoute, au moment de mettre sous presse (voir note 41, *supra*), l'éd. Jove (1571) : « D'inde de l'Isle de la Madera le dizeseptiesme [*sic*] jour d'Aoust, mil cinq cens septante. »

61 Ce faussaire, comme on l'a vu à la note 41, fut sans doute un Italien.

62 L'édition parisienne donne : « Jouxte la copie imprimée à Rouen, par Pierre Courant, suivant la copie imprimée à Aix par Philippe Coignat ».

retrouvent extraordinairement accélérés – mais remodelé pour servir d'autres logiques. Ces dernières appartiennent à des *habitus* que l'on peut reconstituer à tâtons, en opposant par exemple les occasionnels français et les *avisi* italiens, les nouvelles imprimées à Paris et celles d'Anvers, les récits de jésuites d'Angleterre et ceux du Portugal, ou encore – s'il l'on aborde le problème suivant les lieux représentés plutôt que de production – le Proche-Orient et l'Asie du Sud-Est, les Ottomans et les Séfévides, le sous-continent indien et l'île de Madère. *Idem* pour une distinction entre les nouvelles vraies et les fausses – celles du Prêtre Jean *versus* celles de Christophe Colomb, celles d'un Ismaël I<sup>er</sup> chiite *versus* catholique, celles des églises et écoles missionnaires de Goa *versus* celles de Célèbes (Sulawesi), celles de 1571 *versus* les mêmes, mais en 1588 ou en 1608. Le travail de reconstitution desdits *habitus* requiert cependant peut-être moins de tâtonnements lorsque l'on procède plutôt par *rapprochements* de tous ces éléments, moins disjoints qu'ils ne le paraissent, en les comparant au besoin à d'autres phénomènes entièrement discursifs – la littérature d'actualité emprunte ainsi à une certaine littérature apocalyptique.

On peut ainsi exporter du Proche-Orient les remarques de Knobler (1996) ou de Houston (2012), pour les adapter à l'Asie du Sud et du Sud-Ouest. La falsification est un acte de traduction comme il en est d'autres, voire une expérimentation heuristique, mais malhonnête et/ou bâclée, dont le résultat – trois rois *versus* dix lettres – est un mets mieux, ou plus rapidement, digestible, dont on pourra par la suite réchauffer les restes. Surtout : le faux se nourrit de vrai. Ce n'est pas la disette, mais l'abondance soudaine d'informations qui en autorise les dévoiements. Si l'on comparait les nouvelles du *Pays de Midy* ou du *païs des Indes Meridionales* à la littérature cosmographique qui leur est contemporaine – à la *Cosmographie* de Sebastien Münster, par exemple, traduite en français dès 1552, fréquemment réimprimée, fréquemment augmentée à la suite de nouvelles « découvertes » – on constaterait que les nouvelles, même fausses, ne sont pas pauvres pour autant. Le toponyme *Madere* figure à l'index des éditions de la *Cosmographie* des années 1550 (un petit chapitre y est consacré), mais *Cochin* et *Goa* en sont absents – c'est alors plutôt *Calicut* [Calicut, ou Kozhikode] qui sert de vitrine, pour l'Europe, à l'Inde portugaise<sup>63</sup>. *Cochin* et *Goa* seront ajoutés à l'index de l'édition de 1575, telle qu'augmentée par François de Belleforest – l'un des auteurs de France alors le plus au fait des développements récents à l'international. Dans son chapitre consacré aux « Isles tant renommées des Moluques », Belleforest renvoie à « une grande Isle dit Sangnin [*sic* ; le u est inversé] », aux îles de « *Celebé* » et de « *Tarenaté* », mais en admettant qu'il peine lui-même à distinguer toutes ces îles, que « le nombre » de ces îles « est si grand, & toutes abondent en espicerie de telle sorte, qu'il n'y a pas grand à dire, qu'on ne puisse prendre les unes pour les autres » (Belleforest, 1752-1753). Le cosmographe, qui lui-même copie ou extrapole à l'aide des sources peu précises, donne plus loin quelques détails sur « *Ternaté* (ou *Terenaté*) », où l'on trouve « un college de la société [*la Compagnie de Jésus*] », et rapporte que les Jésuites ont notamment réussi à convertir, en 1558, « le roitelet de l'Isle de Bacchian, ou Bazan, gendre du Roy de Moluques ». « Roitelet » est-il un terme mieux choisi que « grand Roy » ? Peut-être, mais la distinction n'est que cosmétique. Ce qui est davantage significatif est que 1) les *Nouveaux advertissemens trescertains*, comme la *Cosmographie*, offrirent alors, à un lectorat francophone en expansion, de rares pépites d'informations sur l'Indonésie, y compris plusieurs paragraphes consacrés à l'île de Sanguine (*Sangihe*), sans coquille de plus ; 2) de telles pépites auraient alors été quasi impossibles à extraire, même avec une *Cosmographie* de près de 2000 pages à portée de main, *a fortiori* quatre ans avant qu'elle ne soit publiée. De fausses nouvelles circulèrent,

63 Cinq chapitres y sont consacrés à *Calicut*, alors que *Goa* – sauf erreur de ma part – n'est évoqué qu'une seule fois.

et même des nouvelles falsifiées, mais l'on devrait peut-être surtout s'étonner qu'il en circulât aussi tant de vraies – à propos de conflits entre « roitelets » de Sulawesi, de la construction d'église à Goa, de la cour des Séfévides Ismaël I<sup>er</sup> et Abbas I<sup>er</sup>, de victoires des Ottomans sur les Mamelouks – quoique sous forme d'amalgames si complexes qu'on peine à en départager les détails 450 ans plus tard...

*Dalhousie University*

#### OUVRAGES CITÉS

(sources secondaires uniquement)

- Alden, John (dir.). *European Americana. A Chronological Guide to Works Printed in Europe Relating to the Americas, 1493-1776*, vol. 1 (1493-1600). New York : Readex Books, 1980.
- Aritonang, Jan Sihar & Karel Steenbrink. *A History of Christianity in Indonesia*. Leyde : Brill, 2008.
- Atkinson, Geoffroy. *La littérature géographique française de la Renaissance. Répertoire bibliographique*. New York : Burt Franklin, 1968 [1936].
- Beckingham, Charles F. « The quest for Prester John », dans *Between Islam and Christendom*. Londres : Variorum, 1983 [1980], section II, pp. 291-310.
- Bejczy, István. *La Lettre du prêtre Jean. Une utopie médiévale*. Paris : Imago, 2001.
- Bloch, Marc. *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*. Paris : Allia, 2007 [1921].
- Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1998 [1992].
- Brooks, Michael E. « Prester John: A Reexamination and Compendium of the Mythical Figure Who Helped Spark European Expansion ». University of Toledo, thèse doctorale, 2009.
- Chartier, Roger. *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris : Gallimard / Seuil, 2005.
- . « Stratégies éditoriales et lectures populaires, 1530-1660, dans *Histoire de l'édition française*, t. 1. Paris : Promodis, 1982, pp. 585-603.
- Garstad, Benjamin (éd.). *Apocalypse Pseudo-Methodius & An Alexandrian World Chronicle*. Londres : Harvard University Press, 2012.
- Gosman, Martin. *La Lettre du Prêtre Jean. Les versions en ancien français et en ancien occitan. Textes et commentaires*. Groningen : Bouma's Boekhuis, 1982.
- Knobler, Adam. « Pseudo-Conversions and Patchwork Pedigrees : The Christianization of Muslim Princes and the Diplomacy of Holy War », *Journal of World History*, vol. VII, no 2, 1996, pp. 181-197.
- Houston, Chloë. « Turning Persia : the prospect of conversion in Safavid Iran », dans Lieke Stelling, Harald Hendrix & Todd Richardson (dir.), *The Turn of the Soul : Representations of Religious Conversion in Early Modern Art and Literature*. Leyde : Brill, 2012, pp. 85-107.
- Lach, Donald F. *Asia in the Making of Europe*. Chicago : University of Chicago Press, 1965-1977, 5 vol.
- Lellouch, Benjamin. « 1517. Prise du Caire par les Ottomans », dans Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard / Pluriel, 2012 [2009], t. 2, pp. 339-345.
- L'Estoile, Pierre de. *Mémoires-journaux*, t. 10. Paris : Librairie des Bibliophiles, 1881.

- Loiseau, Julien. « De l'Asie centrale à l'Égypte : le siècle turc », dans Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard / Pluriel, 2012 [2009], t. 1, pp. 53-85.
- Martinez-Gros, Gabriel. « La seconde islamisation du monde », dans Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Fayard / Pluriel, 2012 [2009], t. 2, pp. 413-436.
- Masse, Vincent. « Prêtre Jean, Royaume du », dans Marie-Christine Pioffet (dir.), *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires dans la littérature narrative de langue française (1605-1711)*. Paris : Hermann, 2013 [2011], pp. 413-419.
- . « Newness and discovery in Early Modern France », dans James Dougal Fleming (dir.), *The Invention of Discovery 1500-1700*. Surrey : Ashgate, 2011, pp. 167-179.
- . « Sublimés des Nouveaux Mondes. Évocation des lieux de l'expansion européenne dans les imprimés français, des origines à 1560 ». University of Toronto, thèse doctorale, 2009.
- Meserve, Margaret. *Empires of Islam in Renaissance Historical Thought*. Cambridge : Harvard University Press, 2008.
- Mokhberi, Susan. *The Persian Mirror. Reflections of the Safavid Empire in Early Modern France*. Oxford : Oxford University Press, 2019.
- [Nijhoff, Martinus.] *Livres anciens et modernes en vente aux prix marqués chez Martinus Nijhoff [...]. L'Islam. Son histoire. Son Progrès. Ses adversaires*. La Haye : Martinus Nijhoff, no 277, 1897.
- Peach, T. « Bonaventure des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537). Texte et notes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LII, no 1, 1990, pp. 109-121.
- Pinçon, Abel. « Relation d'un voyage de Perse fait es années 1598. & 1599 », dans *Relations véritables et Curieuses de l'Isle de Madagascar et du Bresil [...] & une du Royaume de Perse*. Paris : Augustin Courbé, 1651, pp. 103-158.
- Pouspin, Marion. *Publier la Nouvelle. Les pièces gothiques, histoires d'un nouveau média (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*. Paris : Publications de la Sorbonne, 2016.
- Pirenne, Jacqueline. *La Légende du « Prêtre Jean »*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 1992.
- Richard, Jean. *Au-delà de la Perse et de l'Arménie. L'Orient latin et la découverte de l'Asie intérieure*. Turnhout : Brepols, 2005.
- . « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Âge: Roi David et Prêtre Jean », dans *Orient et Occident au Moyen Âge. Contacts et relations (XII<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles)*. Londres : Variorum, 1976 [1957], section XXVI, p. 225-242.
- Rouillard, Calrence Dana. *The Turk in French History, Thought, and Literature (1520-1660)*. Paris : Boivin & C<sup>ie</sup>, 1941.
- Roux, Benoît. « Un canard d'Inde. Production, diffusion et réception du "De insulis nuper inventis" de Christophe Colomb en France (1493) », dans Silvia Liebel et Jean-Claude Arnould (dir.), *Canards, occasionnels, éphémères : « information » et infralittérature en France à l'aube des temps modernes*, Publications numériques du CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude », no 23, 2019.
- Séguin, Jean-Pierre. *L'information en France avant le périodique. 517 canards imprimés entre 1529 et 1631*. Paris : Maisonneuve & Laros, 1964.
- Vigliano, Tristan. « Bonnes nouvelles de Turquie ! Les visions du sultan : situation et valeur », dans Silvia Liebel et Jean-Claude Arnould (dir.), *Canards, occasionnels, éphémères : « information » et infralittérature en France à l'aube des temps modernes*, Publications numériques du CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude », no 23, 2019.